

Beaucoup de bruit pour rien (trad. Hugo)

William Shakespeare

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN (17)

ÉCRIT PAR WILLIAM SHAKESPEARE

LONDRES. IMPRIMÉ PAR V. S. POUR ANDREW WISE ET WILLIAM ASPIEY.

1600

PERSONNAGES :

LA SCÈNE EST À MESSINE.

SCÈNE I.

[MESSINE. DANS LE PALAIS DE LÉONATO.]

ENTRENT LÉONATO, HÉRO, BÉATRICE, SUIVIS D'UN MESSAGER. DES GENS DE SERVICE
SE PLACENT AU FOND DU THÉÂTRE.

LÉONATO, UN PAPIER À LA MAIN.

J'apprends dans cette lettre que don Pedro d'Aragon arrive ce soir à
Messine.

LE MESSAGER.

Il est tout près d'ici maintenant ; il n'était pas à trois lieues quand je
l'ai quitté.

LÉONATO.

Combien de gentilshommes avez-vous perdus dans cette action ?

LE MESSAGER.

Peu d'hommes de qualité, et pas un de renom.

LÉONATO.

La victoire est double, quand le triomphateur ramène ses bandes au complet. Je vois ici que don Pedro a conféré de grands honneurs à un jeune Florentin, nommé Claudio.

LE MESSENGER.

Récompense grandement méritée par lui, et aussi grandement accordée par don Pedro. Claudio a été au-dessus de ce que promettait son âge ; il a accompli, avec la figure d'un agneau, les exploits d'un lion ; il a dépassé toute espérance par une supériorité que je désespère de vous exprimer.

LÉONATO.

Il a ici à Messine un oncle qui en sera bien content.

LE MESSENGER.

Je lui ai déjà remis des lettres, et il en a paru bien joyeux, à ce point que sa joie, perdant toute modestie, a pris les insignes de la tristesse.

LÉONATO.

A-t-il fondu en larmes ?

LE MESSENGER.

Par torrents !

LÉONATO.

Doux débordements de tendresse ! Il n'est pas de visages plus vrais que ceux qui sont ainsi inondés. Ah ! qu'il vaut mieux pleurer de joie que se réjouir des pleurs !

BÉATRICE, AU MESSENGER.

Dites-moi, je vous prie, le signor Tranche-Montagne est-il, oui ou non, revenu de la guerre ?

LE MESSENGER.

Je ne connais personne de ce nom, madame : nul homme de qualité ne s'appelle ainsi dans l'armée.

LÉONATO.

De qui vous informez-vous, ma nièce ?

HÉRO.

Ma cousine veut parler du signor Bénédict de Padoue.

LE MESSENGER.

Oh ! il est de retour, et aussi agréable que jamais.

BÉATRICE.

Il a affiché ses cartels ici même à Messine, et a défié Cupidon à l'arc ; le fou de mon oncle, ayant lu ce défi, a répondu pour Cupidon, et l'a défié à l'arbalète. — Dites-moi, combien d'êtres a-t-il tués et mangés dans cette guerre ? Mais d'abord, combien en a-t-il tué ? Car j'ai promis de manger tout ce qu'il tuerait.

LÉONATO.

Ma foi, nièce, vous chargez trop le signor Bénédict ; mais il vous ripostera, je n'en doute pas.

LE MESSENGER.

Il a rendu de grands services, madame, dans cette guerre.

BÉATRICE.

Vous aviez des vivres moisis, et il a aidé à les manger. C'est un vaillant écuyer... tranchant. Il a un excellent estomac.

LE MESSENGER.

C'est aussi un bon combattant, belle dame.

BÉATRICE.

Oui, un bon combattant devant une belle ! Mais qu'est-il devant un brave ?

LE MESSENGER.

Brave devant un brave, homme devant un homme ; il est rempli de toutes les vertus honorables.

BÉATRICE.

Farci, vous voulez dire : ces vertus-là ne sont que de la farce... Après tout, nous sommes tous de simples mortels.

LÉONATO, AU MESSENGER.

Monsieur, ne méjugez pas ma nièce : il y a une espèce de guerre joyeuse entre le signor Bénédict et elle : ils ne se rencontrent jamais, qu'il n'y ait entre eux escarmouche d'esprit.

BÉATRICE.

Hélas ! il n'y gagne rien. Dans notre dernier combat, quatre de ses cinq esprits (18) s'en sont allés tout éclopés, et maintenant il n'en reste qu'un pour gouverner tout l'homme. Si celui-là suffit pour lui tenir chaud, qu'il le garde comme une distinction entre lui et son cheval ! car c'est le seul insigne qu'il ait encore pour être reconnu créature raisonnable. Qui donc est son compagnon à présent ? il a tous les mois un nouveau frère d'armes !

LE MESSENGER.

Est-il possible ?

BÉATRICE.

Très-aisément possible. Il porte sa foi comme son chapeau : la façon en change toujours avec la mode nouvelle.

LE MESSENGER.

Je vois, madame, que ce gentilhomme n'est pas dans vos papiers.

BÉATRICE.

Non ! S'il y était, je brûlerais mon bureau. Mais, dites-moi, qui est son compagnon ? En a-t-il trouvé un plus pointu qui veuille faire avec lui un voyage chez le diable ?

LE MESSENGER.

Il est le plus souvent dans la compagnie du très-noble Claudio.

BÉATRICE.

Ômon Dieu ! il s'attachera à lui comme une maladie : il est plus vite gagné que la peste, et le gagnant perd immédiatement la tête. Dieu garde le noble Claudio ! S'il a attrapé le Bénédict, il lui en coûtera mille livres avant d'être guéri !

LE MESSENGER.

Je tâcherai d'être de vos amis, madame.

BÉATRICE.

Tâchez, mon bon ami.

LÉONATO.

Ce n'est pas vous, ma nièce, qui perdrez la tête.

BÉATRICE.

Non, pas avant la canicule de janvier.

LE MESSAGER.

Voici don Pedro qui arrive.

ENTRENT DON PEDRO, CLAUDIO, BÉNÉDICT, BALTHAZAR, PUIS DON JUAN.

DON PEDRO.

Bon signor Léonato, vous êtes venu au devant de votre embarras. L'habitude du monde est d'éviter les dépenses, et vous, vous les cherchez.

LÉONATO.

Jamais l'embarras n'est entré dans ma maison sous la figure de votre grâce. L'embarras parti, reste un soulagement : or, quand vous me quittez, la tristesse sera ici à demeure, et le bonheur m'aura dit adieu.

DON PEDRO.

Vous endossez votre fardeau avec trop d'empressement.

Je pense que voici votre fille ?

LÉONATO.

Sa mère me l'a dit maintes fois.

BÉNÉDICT.

En doutiez-vous, monsieur, que vous le lui demandiez ?

LÉONATO.

Non, signor Bénédict, car alors vous n'étiez qu'un enfant.

DON PEDRO.

À vous cette botte, Bénédict. Nous pouvons deviner par là ce que vous valez, maintenant que vous êtes un homme... Vraiment, la fille nomme le père.

Soyez heureuse, madame, car vous êtes le portrait d'un père honorable.

BÉNÉDICT.

Le signor Léonato aurait beau être son père, j'en jure par tout Messine, ce ne serait pas une raison pour qu'elle eût sur ses épaules la même tête que lui.

BÉATRICE.

Je m'étonne que vous jasiez toujours, signor Bénédict ; personne ne vous écoute.

PENDANT LE RESTE DU DIALOGUE ENTRE BÉATRICE ET BÉNÉDICT, DON PEDRO CAUSE À PART AVEC LÉONATO.

BÉNÉDICT.

Et quoi ! chère madame Dédain ! vous êtes encore vivante !

BÉATRICE.

Est-il possible que Dédain meure, ayant pour se nourrir un aliment aussi inépuisable que le signor Bénédict ? Courtoisie elle-même se travestirait en Dédain, si vous paraissiez en sa présence.

BÉNÉDICT.

Courtoisie serait donc une comédienne !... Il est certain que je suis aimé de toutes les dames, vous seule exceptée ; et je voudrais pour elles trouver dans mon cœur un cœur plus tendre, car vraiment je n'en aime aucune.

BÉATRICE.

Bonheur précieux pour les femmes ! autrement, elles seraient importunées par un insipide soupirant. Grâce à Dieu et à la froideur de mon sang, je suis en cela de votre humeur. J'aimerais mieux entendre mon chien aboyer aux corneilles, qu'un homme me jurer qu'il m'adore.

BÉNÉDICT.

Dieu maintienne votre grâce dans cette disposition ! La figure de tel ou tel gentilhomme échappera ainsi à de fatales égratignures.

BÉATRICE.

Si cette figure était comme la vôtre, les égratignures ne la rendraient pas pire.

BÉNÉDICT.

En vérité, vous feriez un perroquet modèle.

BÉATRICE.

Un oiseau parlant comme moi vaut mieux qu'une bête parlant comme vous.

BÉNÉDICT.

Je voudrais que mon cheval eût la vitesse de votre langue et cette longue haleine. Au nom du ciel, continuez votre course ; moi, je m'arrête.

BÉATRICE.

Vous finissez toujours par une malice de haridelle : je vous connais depuis longtemps.

DON PEDRO, SURVENANT.

Voici le résumé de tout notre entretien. Signor Claudio ! signor Bénédict ! Léonato, mon cher ami Léonato, nous a tous invités. Je lui ai dit que nous resterions ici au moins un mois ; et il a cordialement souhaité

une occasion qui nous retînt plus longtemps. J'ose jurer qu'il n'est point hypocrite, et que ce souhait part du cœur.

LÉONATO.

Jurez, monseigneur, et vous ne ferez pas un faux serment.

Laissez-moi vous saluer comme le bienvenu, monseigneur : maintenant que vous êtes réconcilié avec le prince votre frère, je vous dois mes hommages.

DON JUAN.

Je vous remercie ; je ne suis pas grand parleur, mais je vous remercie.

LÉONATO, À DON PEDRO.

Votre grâce daignera-t-elle ouvrir la marche ?

DON PEDRO.

Votre bras, Léonato. Nous marcherons ensemble.

Tous sortent, excepté Bénédict et Claudio.

CLAUDIO.

Bénédict, as-tu remarqué la fille du signor Léonato ?

BÉNÉDICT.

Je ne l'ai pas remarquée, mais je l'ai regardée.

CLAUDIO.

N'est-ce pas une jeune personne bien modeste ?

BÉNÉDICT.

Me demandes-tu, comme doit le faire tout honnête homme, une opinion simple et franche, ou veux-tu que je te parle, selon mon habitude,

comme le bourreau déclaré du beau sexe ?

CLAUDIO.

Dis-moi, je t'en prie, ton opinion sérieuse.

BÉNÉDICT.

Eh bien, ma foi, il me semble qu'elle est trop chétive pour un éloge exalté, trop brune pour un éloge brillant, et trop petite pour un grand éloge. Tout ce que je puis dire en sa faveur, c'est que, fût-elle autre qu'elle n'est, elle ne serait pas jolie, et que, telle qu'elle est, elle ne me plaît pas.

CLAUDIO.

Tu penses que je veux badiner ; je t'en prie, dis-moi vraiment comment tu la trouves.

BÉNÉDICT.

Veux-tu donc l'acheter, que tu t'informes de ce qu'elle vaut ?

CLAUDIO.

Est-ce que l'univers pourrait payer un pareil bijou ?

BÉNÉDICT.

Oui, certes, et un étui pour l'y fourrer. Ah ça ! me parles-tu avec un front grave ? ou joues-tu de l'ironie pour nous dire que Cupidon est un habile tueur de lièvres, et Vulcain un excellent charpentier ? Voyons, sur quel ton faut-il le prendre pour chanter d'accord avec toi ?

CLAUDIO.

Elle est, à mes yeux, la plus charmante femme que j'aie jamais vue.

BÉNÉDICT.

Je puis encore voir sans lunettes, et je ne vois pas cela. Tiens ! sa cousine, si elle n'était pas possédée d'une furie, l'emporterait autant sur elle en beauté que le premier mai sur le dernier jour de décembre. Mais j'espère que vous n'avez pas l'intention de tourner au mariage, n'est-ce pas ?

CLAUDIO.

Quand j'aurais juré que non, je ne répondrais pas de moi si Héro voulait être ma femme.

BÉNÉDICT.

En est-ce déjà là ? Quoi, il ne se trouvera pas un homme au monde qui tienne à mettre son chapeau sans inquiétude ! Je ne verrai jamais un célibataire de soixante ans ! Allons, soit. Puisque tu veux absolument te mettre le joug sur le cou, portes-en la marque et essouffle-toi, même les dimanches. Tiens, don Pedro revient te chercher.

DON PEDRO REVIENT.

DON PEDRO.

Quel secret vous a donc retenus ici, que vous ne nous avez pas suivis chez Léonato ?

BÉNÉDICT.

Je voudrais que votre grâce m'enjoignît de le dire.

DON PEDRO.

Je te l'ordonne, sur ton allégeance.

BÉNÉDICT.

Vous entendez, comte Claudio : je puis être, croyez-le bien, aussi discret qu'un muet : mais sur mon allégeance ! ... faites-bien attention, sur mon allégeance !...

Il est amoureux !... De qui ? demande ici votre altesse... Remarquez comme la réponse est courte : De Héro, la fille courte de Léonato.

CLAUDIO, à DON PEDRO.

Si c'était vrai, cela serait aussitôt dit.

BÉNÉDICT.

Il parle comme dans le vieux conte, monseigneur : Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai ! mais, en vérité, à Dieu ne plaise que ce soit vrai ! (19).

CLAUDIO.

Si ma passion ne change pas bientôt, à Dieu ne plaise que ce ne soit pas vrai !

DON PEDRO.

Si vous l'aimez, ainsi soit-il ! Car c'est une fort digne personne.

CLAUDIO.

Vous dites-ça pour me sonder, monseigneur.

DON PEDRO.

Sur mon honneur, je dis ma pensée.

CLAUDIO.

Et sur ma foi, monseigneur, j'ai dit la mienne.

BÉNÉDICT.

Et moi, sur ma foi double et sur mon double honneur, j'ai dit la mienne.

CLAUDIO.

Que je l'aime, je le sens.

DON PEDRO.

Qu'elle en est digne, je le sais.

BÉNÉDICT.

Que je ne sens pas comment elle peut être aimée, que je ne sais pas pourquoi elle en est digne, voilà ce que je déclare. Le feu même ne ferait pas fondre sur mes lèvres cette opinion. Je mourrais pour elle sur le bûcher.

DON PEDRO.

Tu as toujours été un hérétique têtue à l'encontre de la beauté.

CLAUDIO.

Il ne pourrait pas maintenir aujourd'hui son rôle, sans cette obstination-là.

BÉNÉDICT.

Qu'une femme m'ait conçu, je l'en remercie ; qu'elle m'ait élevé, je lui en suis aussi bien humblement reconnaissant. Mais je ne veux pas plus sonner l'hallali au-dessus de ma tête qu'accrocher piteusement une corne de chasse à quelque invisible ceinturon ; et toutes les femmes doivent me le pardonner. C'est parce que je ne veux pas avoir ce tort de me méfier d'une d'elles, que je veux avoir le droit de ne me fier à aucune. La conclusion, et je n'en serai que plus accompli, c'est que je vivrai garçon.

DON PEDRO.

Avant que je meure, je te verrai pâle d'amour.

BÉNÉDICT.

De colère, de maladie ou de faim, monseigneur, mais d'amour, jamais ! Prouvez-moi que l'amour me fait plus perdre de sang que le vin

ne m'en rend, et je veux bien qu'on me crève les yeux avec la plume d'un faiseur de ballades, ou qu'on m'accroche à la porte d'un bordel en guise de Cupidon aveugle !

DON PEDRO.

Soit ! si jamais tu manques à ce vœu-là, tu seras cité comme un fameux exemple.

BÉNÉDICT.

Si j'y manque, qu'on me suspende dans une cruche comme un chat, et qu'on me prenne pour cible (20) : et quant à celui qui m'atteindra, qu'on lui frappe sur l'épaule, en l'appelant Adam l'Archer (21) !

DON PEDRO.

C'est bon. Qui vivra verra.

Le sauvage taureau porte à la fin le joug !

BÉNÉDICT.

Le sauvage taureau, c'est possible ! Mais si jamais le sage Bénédicte le porte, qu'on arrache au taureau ses cornes, et qu'on les plante sur ma tête. Qu'on fasse de moi un affreux portrait, et qu'en grosses lettres, comme on écrirait : Ici, bon cheval à louer, on mette sous mon enseigne cet avis : Ici, vous pouvez voir Bénédicte, l'homme marié !

CLAUDIO.

Si jamais la chose t'arrive, quelle bête à cornes tu feras !

DON PEDRO.

Ah ! si Cupidon n'a pas épuisé à Venise tout son carquois, prépare-toi à trembler bientôt.

BÉNÉDICT.

C'est qu'il y aura ce jour-là un tremblement de terre !

DON PEDRO.

Soit ! vous vous plierez toujours aux circonstances. En attendant, cher signor Bénédict, rendez-vous près de Léonato, faites-lui mes compliments, et dites-lui que je ne manquerai pas à son souper ; car vraiment, il a fait de grands préparatifs.

BÉNÉDICT.

J'ai, à peu de chose de près, l'étoffe nécessaire pour un pareil message ; et sur ce, je vous laisse...

CLAUDIO, CONTREFAISANT BÉNÉDICT.

À la garde de Dieu ! De ma maison (si j'en avais une)...

DON PEDRO.

Ce six juillet ; votre ami dévoué, Bénédict.

BÉNÉDICT.

Allons ! ne raillez pas ! ne raillez pas ! Le corps de votre discours est parfois ourlé de morceaux qui sont trop légèrement cousus : avant de narguer les autres à coups de vieilles formules, faites votre examen de conscience ; et sur ce, je vous quitte.

Bénédict sort.

CLAUDIO, À DON PEDRO.

— Mon suzerain, votre altesse peut me rendre un service.

DON PEDRO.

— Mon affection te reconnaît pour maître : instruis-la de ce que tu veux, — et tu verras avec quelle aptitude elle apprend — la plus difficile leçon, quand il s'agit de ton bonheur.

CLAUDIO.

Léonato a-t-il des fils, monseigneur ?

DON PEDRO.

— Pas d'autre enfant qu'Héro. Elle est son unique héritière. — Serais-tu épris d'elle, Claudio ?

CLAUDIO.

Oh ! monseigneur, — quand nous sommes partis pour la guerre qui vient de finir, — je regardais Héro avec l'œil d'un soldat, — déjà tendre, mais ayant sur les bras une trop rude tâche — pour élever cette tendresse jusqu'au titre d'amour. — Mais maintenant que je suis de retour et que — les pensées belliqueuses ont laissé leur place vide, une foule — de désirs doux et délicats viennent s'y substituer, — tous me rappelant la beauté de la jeune Héro — et me parlant de ma tendresse pour elle avant notre départ pour la guerre.

DON PEDRO.

— Tu vas être bien vite un parfait amoureux, — car déjà tu fatigues ton confident d'un volume de mots. — Si tu aimes la belle Héro, eh bien, fais ta cour ; — je m'en expliquerai avec elle et avec son père, — et tu l'obtiendras. N'est-ce pas pour en arriver là — que tu as commencé à me dévider cette superbe histoire ?

CLAUDIO.

— Quel doux remède vous prescrivez à l'amour, — après avoir reconnu son mal à première vue ! — C'est de peur que mon affection ne vous parût trop soudaine, — que j'y appliquais le palliatif d'une longue conversation.

DON PEDRO.

— Quel besoin y a-t-il que le pont soit plus large que la rivière ? — Le nécessaire est toujours la plus juste des concessions. — Écoute. Tout ce qui va au but est bon. Une fois pour toutes, tu aimes ; — eh bien, je vais préparer pour toi le vrai remède. — Je sais qu'on nous donne une fête cette nuit : — je jouerai ton rôle sous un déguisement, — et je dirai à la belle Héro que je suis Claudio. — Je dégraferai mon cœur dans son sein ; — et je tiendrai son oreille captive par la force — et par le charme surprenant de mon amoureux récit. — Ensuite, je m'expliquerai avec son père, — et, pour conclusion, Héro t'appartiendra. — Mettons-nous à l'œuvre immédiatement. —

Ils sortent.

SCÈNE II.

[UNE SALLE DANS LE PALAIS DE LÉONATO.]

ENTRENT LÉONATO ET ANTONIO.

LÉONATO.

Eh bien, frère ? où est mon neveu, votre fils ? S'est-il procuré la musique ?

ANTONIO.

Il s'en occupe activement. Mais, frère, je vais vous dire des nouvelles auxquelles vous ne songiez guère.

LÉONATO.

Sont-elles bonnes ?

ANTONIO.

C'est selon le coin auquel l'événement les frappera ; jusqu'ici, elles ont bonne apparence, et elles sont brillantes. Le prince et le comte Claudio, se promenant dans une allée touffue de mon parc, ont été entendus par

un de mes gens. Le prince a confié à Claudio qu'il aimait ma nièce, votre fille, et qu'il se proposait de lui faire une déclaration ce soir, au bal ; il a ajouté que, s'il obtenait son consentement, il saisirait l'occasion aux cheveux et s'en ouvrirait immédiatement à vous.

LÉONATO.

Le garçon qui vous a dit ça a-t-il quelque intelligence ?

ANTONIO.

C'est un gaillard très-fin. Je vais l'envoyer chercher, et vous le questionnerez vous-même.

LÉONATO.

Non ! non ! traitons la chose comme un rêve, jusqu'à ce qu'elle se réalise... Mais je désire la faire savoir à ma fille, afin qu'elle soit bien préparée pour la réponse, si par aventure la nouvelle était vraie. Allez lui en parler, vous.

DIVERSES PERSONNES TRAVERSENT LE THÉÂTRE ; LÉONATO LEUR ADRESSE SUCCESSIVEMENT LA PAROLE.

Cousins, vous savez ce que vous avez à faire... Oh ! je vous demande bien pardon, mon ami : venez avec moi, et je vais employer vos talents... Mes bons cousins, montrez tout votre zèle à cette heure urgente.

Ils sortent.

SCÈNE III.

[UNE AUTRE SALLE.]

ENTRENT DON JUAN ET CONRAD.

CONRAD.

Seriez-vous indisposé, monseigneur ? D'où vous vient cette tristesse sans mesure ?

DON JUAN.

Les causes qui la produisent étant sans mesure, ma tristesse est sans limite.

CONRAD.

Vous devriez écouter la raison.

DON JUAN.

Et quand je l'aurai écoutée, quel bienfait m'en reviendra-t-il ?

CONRAD.

Sinon un remède immédiat, du moins une patiente résignation,

DON JUAN.

Je m'étonne que toi, né, comme tu prétends l'être. sous la constellation de Saturne, tu essaies d'appliquer un remède imaginaire à un mal incurable. Je ne sais pas cacher ce que je suis. J'ai bien le droit, quand j'en ai le sujet, d'être triste et de ne sourire aux plaisanteries de personne ; quand j'ai faim, de manger et de n'attendre la permission de personne ; quand j'ai sommeil, de dormir et de ne m'occuper des affaires de personne ; quand je suis gai, de rire et de ne caresser l'humeur de personne.

CONRAD.

D'accord ; mais vous ne devriez pas montrer pleinement vos impressions, avant de pouvoir le faire en maître. Vous vous êtes récemment soulevé contre votre frère, et il vous a tout nouvellement replacé dans sa faveur : or, vous ne pourrez y prendre vraiment racine que si vous main-

tenez le beau temps. Il faut que vous fassiez la saison nécessaire à votre récolte.

DON JUAN.

J'aimerais mieux être un ver sur une ronce qu'une rose épanouie dans sa faveur. Je m'accommode mieux d'être dédaigné de tous que de contraindre mes allures pour extorquer leur sympathie. S'il est impossible de dire que je suis un honnête homme flatteur, il sera du moins avéré que je suis un franc coquin. On me lâche avec une muselière ! on me fait voler à l'attache ! Eh bien, je suis décidé à ne pas chanter dans ma cage. Si j'étais démuselé, je mordrais ; si j'avais ma liberté, je ferais ce qui me plairait. Jusque-là, laisse-moi être ce que je suis, et ne cherche pas à me changer.

CONRAD.

Ne pourriez-vous pas faire quelque emploi de votre mécontentement ?

DON JUAN.

J'en fais tout l'emploi possible, car je ne fais rien qu'avec lui... Qui vient ici ? Quelle nouvelle, Borachio ?

BORACHIO, ENTRANT.

J'arrive d'un grand souper qui se donne là-bas. Le prince votre frère est traité royalement par Léonato, et je puis vous donner des nouvelles d'un mariage en projet.

DON JUAN.

Peut-il servir de patron pour bâtir quelque méchanceté ? Quel est le fou qui s'est ainsi fiancé à la tribulation ?

BORACHIO.

Eh bien, c'est le bras droit de votre frère.

DON JUAN.

Qui ? le précieux Claudio ?

BORACHIO.

Lui-même.

DON JUAN.

Un chevalier parfait ! Et l'autre ? et l'autre ? Sur qui a-t-il jeté les yeux ?

BORACHIO.

Eh ! sur Héro, la fille et l'héritière de Léonato.

DON JUAN.

Une poule assez précoce ! Comment as-tu su cela ?

BORACHIO.

J'étais occupé à brûler des parfums dans une salle mal aérée, quand le prince et Claudio sont arrivés, bras dessus, bras dessous, en conférence sérieuse : je me suis fourré derrière la tapisserie, et là je les ai entendus convenir entre eux que le prince rechercherait Héro comme pour lui-même, et que, quand il l'aurait obtenue, il la donnerait au comte Claudio.

DON JUAN.

Allons ! allons ! rendons-nous là-bas ! Ceci peut fournir un aliment à ma rancune. C'est à ce jeune parvenu que revient toute la gloire de ma chute. Si je puis le traverser par quelque chemin, je m'ouvre tous les chemins du bonheur. Je suis sûr de vous deux : vous m'assisterez ?

CONRAD.

Jusqu'à la mort, monseigneur.

DON JUAN.

Rendons-nous à ce grand souper : leur joie s'accroît de mon abaissement... Si le cuisinier pensait comme moi !... Irons-nous voir ce qu'il y a à faire ?

BORACHIO.

Nous suivrons votre seigneurie.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

[UN SALON ATTENANT À LA SALLE DU BAL.]

ENTRENT LÉONATO, ANTONIO, HÉRO, BÉATRICE, ET D'AUTRES. LÉONATO ET ANTONIO
ONT UN DÉGUISEMENT DE BAL, ET TIENNENT UN MASQUE À LA MAIN.

LÉONATO.

Est-ce que le comte Juan n'était pas ici au souper ?

ANTONIO.

Je ne l'ai pas vu.

BÉATRICE.

Quel air aigre a ce gentilhomme ! Je ne puis jamais le voir sans me sentir le cœur serré pendant une heure.

HÉRO.

Il est de disposition fort mélancolique.

BÉATRICE.

Un homme accompli, ce serait celui qui tiendrait le milieu entre lui et Bénédict. L'un est trop comme une image, il ne dit rien : l'autre est trop comme le fils aîné de la maison, il bavarde toujours...

LÉONATO.

Ainsi la moitié de la langue du signor Bénédict dans la bouche du comte Juan, la moitié de la tristesse du comte Juan sur le visage du signor Bénédict...

BÉATRICE.

De plus une belle jambe, le pied sûr, un oncle et une bourse suffisamment garnie : avec tout cela, un homme pourra séduire n'importe quelle femme... pourvu toutefois qu'il lui plaise.

LÉONATO.

Sur ma foi, nièce, jamais tu ne trouveras de mari, si tu as la parole aussi malicieuse.

ANTONIO.

Sous ce rapport, c'est une fille damnée.

BÉATRICE.

Être damné, c'est plus qu'être maudit. Ainsi j'ai trouvé le moyen d'amoindrir le mal envoyé par Dieu, car le proverbe dit : À vache maudite, Dieu envoie courte corne. Mais à vache damnée il n'en envoie pas.

LÉONATO.

Ainsi, parce que tu es damnée, Dieu ne t'enverra pas de cornes !

BÉATRICE.

Non, s'il ne m'envoie pas de mari. Et c'est la grâce que je lui demande à genoux matin et soir. Seigneur, je ne pourrais pas supporter un mari

avec de la barbe au visage ; j'aimerais mieux coucher dans de la laine.

LÉONATO.

Tu pourrais tomber sur un mari imberbe.

BÉATRICE.

Qu'en pourrais-je faire ? L'habiller de mes robes, et le prendre pour femme de chambre ? Celui qui a de la barbe est plus qu'un jeune homme, et celui qui n'en a pas est moins qu'un homme. Or, celui qui est plus qu'un jeune homme n'est pas pour moi ; et celui qui est moins qu'un homme, je ne suis pas pour lui. Aussi je consens à prendre pour douze sols toute la ménagerie des barbues, et à conduire tous ces singes-là en enfer.

LÉONATO.

Eh bien, tu iras donc en enfer.

BÉATRICE.

Non, seulement jusqu'à la porte ! Là le diable viendra au-devant de moi avec des cornes sur la tête, comme un vieux cocu qu'il est, et il me dira : Allez au ciel, Béatrice, allez au ciel, il n'y a pas de place ici pour vous autres vierges. Sur ce, je lui remets mes singes, et je pars pour le ciel ! Saint Pierre m'indique où demeurent les célibataires, et nous vivons là aussi gais que le jour est long.

ANTONIO, À HÉRO.

Eh bien, ma nièce, j'espère que vous, du moins, vous vous laisserez diriger par votre père.

BÉATRICE.

Oui, certes, c'est le devoir de ma cousine de faire la révérence, en disant : Comme il vous plaira, mon père !... Mais néanmoins, cousine, que

ce soit un beau garçon ! Sinon, faites une autre révérence et dites : Mon père, comme il me plaira...

LÉONATO, À BÉATRICE.

Allons, ma nièce, j'espère bien vous voir un jour pourvue d'un mari.

BÉATRICE.

Non, pas avant que Dieu ait fait les hommes d'un autre métal que la terre. N'est-il pas affligeant pour une femme d'être écrasée par un tas d'insolente poussière ? de rendre compte de sa vie à une motte de méchante marne ? Non, mon oncle, je n'y consens pas. Les fils d'Adam sont mes frères, et, vraiment, je regarde comme un péché de prendre un mari dans ma famille.

LÉONATO, À HÉRO.

Ma fille, souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Si le prince vous fait une proposition pareille, vous savez votre réponse.

BÉATRICE.

Prenez-vous-en à la musique, cousine, si votre soupirant ne va pas en mesure. Pour peu que le prince aille trop vite, dites-lui qu'il y a temps pour toute chose, et cadencez bien votre réponse. Car, voyez-vous, Héro, la déclaration, la noce et le repentir se suivent comme la gigue écossaise, le menuet et le pas de cinq : la déclaration est ardente et vive comme la gigue écossaise, et tout aussi échevelée ; la noce est grave et digne comme le menuet antique et solennel ; et alors vient le repentir qui, avec ses mauvaises jambes, s'embrouille vite dans le pas de cinq, jusqu'à ce qu'il fasse la culbute dans le tombeau.

LÉONATO.

Ma nièce, vous voyez les choses en noir.

BÉATRICE.

J'ai de bons yeux, mon oncle : je puis apercevoir une église en plein jour.

LÉONATO.

Voici la bande joyeuse qui arrive. Frère, laissons-lui le champ libre.

LÉONATO ET ANTONIO REMETTENT LEURS MASQUES ET SE RETIRENT À L'ÉCART.

ENTRENT DON PEDRO, DON JUAN, CLAUDIO, BÉNÉDICT, BALTHAZAR, BORACHIO,
MARGUERITE, URSULE ET AUTRES PERSONNAGES, TOUS MASQUÉS.

DON PEDRO, ABORDANT HÉRO.

Madame, voudrez-vous vous promener avec un amoureux ?

HERO.

Pourvu qu'on marche doucement, qu'on regarde gentiment et qu'on ne dise rien, je consens à me promener, surtout si c'est pour aller dehors.

DON PEDRO.

Avec moi pour compagnon ?

HÉRO.

Je vous le dirai quand cela me plaira.

DON PEDRO.

Et quand vous plaira-t-il de me le dire ?

HÉRO.

Quand vos traits me plairont. Car Dieu veuille que le luth ne ressemble pas à l'étui !

DON PEDRO.

Mon masque est le toit de Philémon : Jupiter est dessous.

HÉRO.

Alors votre masque devrait être en chaume.

DON PEDRO.

Parlez bas, si vous parlez amour.

Ils s'éloignent.

BALTHAZAR ET MARGUERITE PASSENT SUR LE DEVANT DU THÉÂTRE, CAUSANT.

BALTHAZAR.

Ah ! je souhaite que vous m'aimiez.

MARGUERITE.

Je ne le souhaite pas, pour vous-même, car j'ai bien des défauts.

BALTHAZAR.

Dites-en un.

MARGUERITE.

Je dis mes prières tout haut.

BALTHAZAR.

Je ne vous en aime que plus ! Vos fidèles n'auront qu'à crier amen.

MARGUERITE.

Dieu m'accorde un bon danseur !

BALTHAZAR.

Amen.

MARGUERITE.

Et que Dieu le tienne éloigné de ma vue, une fois la danse finie !... Allons ! mon clerc, votre réplique !

BALTHAZAR.

Plus un mot ! le clerc a eu sa réplique !

Ils s'éloignent.

ANTONIO ET URSULE PASSENT, EN CAUSANT.

URSULE.

Je vous reconnais bien : vous êtes le signor Antonio.

ANTONIO.

En un mot, non.

URSULE.

Je vous reconnais à votre branlement de tête.

ANTONIO.

À vous dire vrai, je le contrefais.

URSULE.

Vous ne pourriez pas l'imiter aussi horriblement bien, si vous n'étiez le personnage même. Voici exactement sa main sèche. Vous êtes lui, vous êtes lui !

ANTONIO.

En un mot, non.

URSULE.

Allons ! allons ! Croyez-vous que je ne vous reconnaisse pas à votre excellent esprit ? Est-ce que le mérite peut se cacher ? Ne niez plus, vous

êtes Antonio ; les grâces se décèlent toujours, et voilà qui suffit.

Ils s'éloignent.

BÉNÉDICT ET BÉATRICE, QUI ONT CAUSÉ TOUS DEUX DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA SCÈNE, VIENNENT EN SE PROMENANT SUR LE DEVANT DU THÉÂTRE.

BÉATRICE.

Vous ne voulez donc pas me dire qui vous a dit ça ?

BÉNÉDICT.

Non, vous me pardonneriez.

BÉATRICE.

Ni me dire qui vous êtes ?

BÉNÉDICT.

Pas maintenant.

BÉATRICE.

Que je fais la dédaigneuse, et que je tire tout mon esprit des Cent nouvelles nouvelles ! Eh bien ! c'est le signor Bénédicte qui a dit ça.

BÉNÉDICT.

Qu'est-ce que ce Bénédicte ?

BÉATRICE.

Je suis sûre que vous le connaissez suffisamment.

BÉNÉDICT.

Pas du tout, croyez-moi.

BÉATRICE.

Est-ce qu'il ne vous a jamais fait rire.

BÉNÉDICT.

Voyons, dites-moi ce qu'il est.

BÉATRICE.

Eh bien, c'est le bouffon du prince ; un fou fort assommant ! Le seul don qu'il ait est de débiter d'impossibles calomnies ; il n'y a que les libertins qui le prennent en goût, et encore ce n'est pas à son esprit qu'il doit son succès, c'est à sa méchanceté : car il amuse les hommes en même temps qu'il les fâche ; aussi, ils commencent par rire de lui et ils finissent par le battre. Je suis sûre qu'il louvoie par ici ; je voudrais qu'il m'abordât.

BÉNÉDICT.

Quand je connaîtrai ce gentilhomme, je lui répéterai ce que vous dites.

BÉATRICE.

Faites, faites. Il lâchera une ou deux comparaisons contre moi, et si, par aventure, personne ne le remarque ou n'en rit, cela suffira pour le frapper de mélancolie, et ce sera pour ce soir une aile de perdrix d'épargnée, car le fou n'en soupera pas.

L'ORCHESTRE SE FAIT ENTENDRE DANS LA SALLE DE BAL. TOUTE LA PROCESSION DES INVITÉS SE DIRIGE VERS LA PORTE.

BÉATRICE, ENTRAÎNANT BÉNÉDICT.

Suivons nos chefs de file.

BÉNÉDICT.

Dans toute chose bonne.

BÉATRICE.

Certainement. S'ils nous menaient au mal, je les quitterais au prochain détour.

AIR DE DANSE. TOUS SORTENT, EXCEPTÉ DON JUAN, CLAUDIO ET BORACHIO.

DON JUAN.

Pour sûr, mon frère est amoureux d'Héro : il a pris son père à part pour s'en ouvrir à lui. Toutes les dames ont suivi Héro, et il ne reste plus qu'un masque.

BORACHIO.

C'est Claudio : je reconnais sa tournure.

DON JUAN, S'AVANÇANT VERS CLAUDIO.

N'êtes-vous pas le signor Bénédict ?

CLAUDIO.

Lui-même : vous me reconnaissez bien.

DON JUAN.

Signor, vous êtes l'ami fort intime de mon frère. Il s'est amouraché d'Héro. Je vous en prie, tâchez de le détourner d'elle. Elle n'est pas d'une naissance égale à la sienne. Vous pouvez prendre là le rôle d'un honnête homme.

CLAUDIO.

Comment savez-vous qu'il l'aime.

DON JUAN.

Je l'ai entendu lui jurer son affection.

BORACHIO.

Et moi aussi ; et il lui jurait de l'épouser cette nuit.

DON JUAN.

Allons, rejoignons la fête.

Don Juan et Borachio sortent.

CLAUDIO, SEUL.

— Ainsi, je réponds sous le nom de Bénédict, — mais c'est avec l'oreille de Claudio que j'entends cette triste nouvelle. — Voilà qui est certain : le prince la courtise pour son compte. — L'amitié est constante en toute chose, — excepté dans les intérêts et les affaires d'amour. — En amour, tout cœur doit être son propre interprète, — tout regard doit parler pour lui-même, — et ne se fier à aucun agent : car la beauté est une sorcière — sous les charmes de laquelle la bonne foi se fond en convoitise ; — c'est là un accident de continuelle occurrence, — dont je ne me suis pas défié. Adieu donc, Héro ! —

BÉNÉDICT REVIENT.

BÉNÉDICT.

Le comte Claudio ?

CLAUDIO.

Lui-même.

BÉNÉDICT.

Allons, voulez-vous venir avec moi ?

CLAUDIO.

Où ?

BÉNÉDICT.

Au saule pleureur le plus prochain, pour affaire qui vous concerne, comte. De quelle façon porterez-vous votre couronne ? Autour du cou, comme une chaîne d'usurier ? ou sous le bras, comme une écharpe de lieutenant ? Il faut que vous en portiez, de manière ou d'autre : car le prince a conquis votre Héro.

CLAUDIO.

Je lui souhaite beaucoup de jouissance avec elle.

BÉNÉDICT.

Voilà vraiment le langage des bons bouviers : c'est là leur mot quand ils vendent un taureau. Mais croyez-vous que le prince vous aurait servi ainsi ?

CLAUDIO, IMPATIENTÉ.

Je vous en prie, laissez-moi.

BÉNÉDICT.

Oui-dà, vous frappez comme l'aveugle : c'est un gamin qui a volé votre dîner, et vous battez le poteau !

CLAUDIO.

Si ce n'est pas vous, c'est moi qui sortirai.

Il s'en va.

BÉNÉDICT.

Hélas ! pauvre oiseau blessé ! Le voilà qui va se réfugier dans les joncs... Mais que madame Béatrice m'ait ainsi désigné sans me reconnaître ! Le bouffon du prince ! Ah ! je pourrais bien avoir vraiment ce sobriquet-là : je suis si gai !... Mais non, je suis trop prompt à me faire injure : je n'ai pas une telle réputation : Béatrice a cette habitude fort vul-

gaire, quoique fort ridicule, de prendre sa personne pour le monde entier, et c'est elle seule qui m'appelle ainsi. C'est bon. Je me vengerai comme je pourrai.

DON PEDRO REVIENT.

DON PEDRO, À BÉNÉDICT.

Dites-moi, signor, où est le comte ? L'avez-vous vu ?

BÉNÉDICT.

Ma foi, monseigneur, je viens de jouer pour lui le rôle de dame Renommée. Je l'ai trouvé aussi mélancolique qu'une guérite dans un bois. Je lui ai dit, et je pense lui avoir dit vrai, que votre altesse avait obtenu les bonnes grâces de cette demoiselle ; et je lui ai offert de l'accompagner jusqu'à un saule, soit pour lui tresser une couronne, comme à un pauvre délaissé, soit pour lui faire une poignée de verges comme ayant mérité le fouet.

DON PEDRO.

Le fouet ! Quelle est sa faute ?

BÉNÉDICT.

Le tort d'un écolier niais qui, dans sa joie d'avoir trouvé un nid, le montre à son camarade qui le vole.

DON PEDRO.

Prétends-tu faire d'un acte de confiance un tort ? Tout le tort est au voleur.

BÉNÉDICT.

Pourtant il n'eût pas été mal de préparer les verges et la couronne ; car, la couronne, Claudio l'aurait prise pour lui-même, et les verges, il les aurait réservées pour vous qui, je le crois, lui avez volé son nid.

DON PEDRO.

J'ai voulu simplement apprendre à chanter à l'oiseau, pour le restituer ensuite à son vrai maître.

BÉNÉDICT.

Si son chant ne dément pas votre langage, ma foi, vous avez honnêtement parlé.

DON PEDRO.

Madame Béatrice vous en veut. Le gentilhomme qui dansait avec elle lui a dit qu'elle était grandement desservie par vous.

BÉNÉDICT.

Oh ! c'est elle qui m'a maltraité à lasser la patience d'une bûche ! Un chêne, n'ayant plus qu'une feuille verte, lui aurait répliqué. Mon masque même commençait à prendre vie et à maugréer contre elle. Elle m'a dit, sans penser qu'elle s'adressait à moi, que j'étais le bouffon du prince ! que j'étais plus ennuyeux qu'un grand dégel !... Elle m'a lancé railleries sur railleries avec une si impossible dextérité, que je restais coi, comme l'homme à la cible visé par toute une armée. Elle parle des poignards, et chaque mot frappe. Si son haleine était aussi terrible que ses épithètes, il n'y aurait pas moyen de vivre auprès d'elle, elle infecterait jusqu'à l'étoile du Nord. Je ne voudrais pas l'épouser quand elle aurait en dot tout l'héritage d'Adam avant la faute. Elle aurait fait tourner la broche à Hercule... oui, et elle lui aurait fait fendre sa massue pour allumer le feu. Allez, ne parlez plus d'elle. Vous découvrirez que c'est l'infamale Mégère en grande toilette. Plût à Dieu que quelque savant l'exorcisât ! Car, certainement, tant qu'elle sera dans ce monde, on pourra vivre en enfer aussi tranquille que dans un lieu saint, et les gens pécheront tout exprès pour y aller. C'est que, vraiment, il n'est pas de désordre, pas d'horreur, pas de discorde qu'elle ne traîne après elle.

DON PEDRO, APERCEVANT BÉATRICE.

Tenez, la voici qui vient.

BÉNÉDICT.

Votre altesse voudrait-elle me donner du service au bout du monde ? Je suis prêt à aller aux Antipodes pour la moindre commission qu'elle puisse imaginer de me confier. J'irai lui chercher un curedent au dernier pouce de terre de l'Asie ; je lui apporterai la mesure du pied du Lama ; j'irai lui chercher un poil de la barbe du grand Cham : je remplirai quelque ambassade chez les Pygmées, plutôt que de supporter trois mots de conférence avec cette harpie. Vous n'avez pas d'emploi pour moi ?

DON PEDRO.

Aucun ; je ne veux que votre bonne compagnie.

BÉNÉDICT.

Ô Dieu ! voici un plat que je n'aime pas, seigneur : je ne puis pas supporter cette maîtresse langue.

Il sort.

ENTRENT BÉATRICE, HÉRO, CLAUDIO ET LÉONATO.

DON PEDRO, À BÉATRICE.

Allons, belle dame, allons, vous avez perdu le cœur du signor Bénédict.

BÉATRICE.

Il est vrai, monseigneur, qu'il me l'avait prêté pour quelque temps : et moi, je lui avais donné, en guise d'intérêt, un cœur double pour ce simple cœur. Mais, ma foi, il me l'a regagné avec des dés pipés. Votre altesse a donc raison de dire que je l'ai perdu.

DON PEDRO.

Vous l'avez terrassé, madame, vous l'avez terrassé.

BÉATRICE.

Je ne voudrais pas qu'il m'en fît autant, monseigneur, j'aurais peur de devenir mère d'une famille de fous... Je vous amène le comte Claudio que vous m'aviez envoyé chercher.

DON PEDRO, À CLAUDIO.

Eh bien, qu'avez-vous, comte ? Pourquoi êtes-vous triste ?

CLAUDIO.

Je ne suis pas triste, monseigneur.

DON PEDRO.

Vous êtes donc malade ?

CLAUDIO.

Non plus, monseigneur.

BÉATRICE.

Le comte n'est ni triste, ni malade ; ni gai, ni bien portant. C'est un seigneur civilisé... comme une orange de Séville : sa mine jalouse en a un peu la couleur.

DON PEDRO.

En vérité, madame, je crois que votre portrait est juste ; mais, s'il en est ainsi, je jure qu'il est dans l'erreur... Tiens, Claudio, j'ai fait ma cour en ton nom, et la belle Héro est conquise ; je m'en suis expliqué avec son père, et j'ai obtenu son consentement. Fixe le jour du mariage, et que Dieu t'accorde la joie !

LÉONATO.

Comte, prenez ma fille, et avec elle ma fortune.

C'est sa grâce qui a fait cette union, et toutes les grâces la béniront.

BÉATRICE.

Parlez donc, comte ! À vous la réplique !

CLAUDIO.

Le silence est le plus éloquent héraut de la joie. Mon bonheur ne serait pas bien grand, si je pouvais dire combien il l'est...

Madame, je suis à vous, comme vous êtes à moi. Je me donne en retour de vous, et je raffole de l'échange.

BÉATRICE, À HÉRO.

Parlez donc, cousine : ou, si vous ne pouvez pas, fermez-lui la bouche avec un baiser, pour qu'il n'ait plus rien à dire.

DON PEDRO, À BÉATRICE.

En vérité, belle dame, vous avez le cœur joyeux.

BÉATRICE.

Oui, monseigneur : je l'en remercie, le pauvre hère, il louvoie bien contre le souci...

Ma cousine lui dit à l'oreille qu'elle le porte dans son cœur.

CLAUDIO, SE RETOURNANT VERS BÉATRICE.

Vous avez deviné, cousine.

BÉATRICE.

Vive le mariage !... Ainsi, tout le monde se met en ménage, excepté moi. Moi seule, je reste à la belle étoile. Je n'ai plus qu'à m'asseoir dans un coin, et qu'à crier : « Un mari, s'il vous plaît ! »

DON PEDRO.

Madame Béatrice, vous en aurez un de ma façon.

BÉATRICE.

J'en aimerais mieux un de la façon de votre père. Votre grâce n'a-t-elle pas un frère qui lui ressemble ? Les enfants de votre père seraient d'excellents maris pour des filles de leur rang.

DON PEDRO.

Voulez-vous de moi, belle dame ?

BÉATRICE.

Non, monseigneur, à moins que je n'en aie un autre pour les jours ouvrables. Votre grâce est trop magnifique pour être portée chaque jour... Mais je supplie votre grâce de me pardonner. Je suis née pour ne dire que des folies sans conséquence.

DON PEDRO.

C'est votre silence qui me déplairait, et la joie est ce qui vous va le mieux. Oui, sûrement vous êtes née dans une heure joyeuse.

BÉATRICE.

Non, certes, monseigneur, car ma mère criait fort ; mais alors il y avait une étoile qui dansait, et c'est sous cette étoile que je suis née... Cousins, Dieu vous tienne en joie !

LÉONATO.

Nièce, voudrez-vous veiller à ce que je vous ai dit ?

BÉATRICE.

Ah ! je vous demande pardon, mon oncle...

Votre grâce m'excusera.

Elle sort.

DON PEDRO.

Voilà, sur ma parole, une femme de plaisante humeur.

LÉONATO.

L'élément mélancolique existe peu en elle, monseigneur ; elle n'est jamais sérieuse que quand elle dort, et même alors elle ne l'est pas toujours : car j'ai ouï dire à ma fille que souvent Béatrice, au milieu d'un mauvais rêve, se réveillait avec des éclats de rire.

DON PEDRO.

Elle ne peut pas souffrir qu'on lui parle de mari.

LÉONATO.

Oh ! pas du tout. La moqueuse décourage tous ses galants.

DON PEDRO.

Ce serait une excellente femme pour Bénédict.

LÉONATO.

Seigneur Dieu ! Monseigneur, ils ne seraient pas mariés depuis huit jours qu'ils se chamailleraient à devenir fous.

DON PEDRO.

Comte Claudio, quand entendez-vous aller à l'église ?

CLAUDIO.

Demain, monseigneur. Le temps marche sur des béquilles, jusqu'à ce que l'amour ait vu tous ses rites accomplis.

LÉONATO.

Non ! pas avant de lundi en huit, mon cher fils. C'est encore un temps bien court pour que tous les apprêts répondent à mes désirs.

DON PEDRO.

Allons ! ce délai de longue haleine vous fait secouer la tête à tous deux. Mais je te garantis, Claudio, que le temps ne se passera pas tristement pour nous. Je veux, dans l'intervalle, entreprendre un des travaux d'Hercule : il s'agira d'amener le signor Bénédict et la dame Béatrice à une montagne d'affection réciproque. Je voudrais faire ce mariage, et je ne doute pas de le former, si vous voulez tous trois prêter assistance à mon plan.

LÉONATO.

Monseigneur, je suis à vous, dût-il m'en coûter dix nuits de veille.

CLAUDIO.

Et moi aussi, monseigneur.

DON PEDRO.

Et vous aussi, gentille Héro ?

HÉRO.

J'accepte tous les emplois convenables, monseigneur, pour donner ma cousine à un bon mari.

DON PEDRO.

Bénédict n'est pas, que je sache, le moins attrayant des maris ; c'est une justice que je puis lui rendre : il est de noble race, d'une valeur éprouvée, et d'une loyauté reconnue. Je vous indiquerai comment il faudra circonvénir votre cousine, pour qu'elle s'éprenne de Bénédict...

Et moi, aidé de vous deux, j'agirai si bien sur Bénédicte, qu'en dépit des boutades de son esprit et des répugnances de son cœur, il s'éprendra de Béatrice. Si nous faisons cela, Cupidon n'est plus un archer près de nous : sa gloire nous appartiendra, et nous seuls serons dieux d'amour. Venez avec moi, et je vous dirai mon projet.

Ils sortent.

ENTRENT DON JUAN ET BORACHIO.

DON JUAN.

C'est décidé : le comte Claudio épousera la fille de Léonato.

BORACHIO.

Oui, monseigneur ; mais je puis empêcher cela.

DON JUAN.

Tout obstacle, tout empêchement, toute entrave sera un soulagement pour moi. Je suis malade d'aversion pour cet homme ; tout ce qui traversera ses désirs secondera les miens. Comment peux-tu empêcher ce mariage ?

BORACHIO.

Pas par une voie honnête, monseigneur, mais par une voie si couverte, qu'on ne verra en moi rien de déshonnête.

DON JUAN.

Indique-moi vite comment.

BORACHIO.

Je crois avoir dit à votre seigneurie, il y a un an, à quel point je suis dans les faveurs de Marguerite, la suivante d'Héro.

DON JUAN.

Je m'en souviens.

BORACHIO.

Je puis, à telle heure indue de la nuit, la poster en évidence à la fenêtre de sa maîtresse.

DON JUAN.

Que vois-tu là qui soit de force à tuer ce mariage ?

BORACHIO.

C'est à vous de composer le poison. Allez trouver le prince votre frère ; n'hésitez pas à lui dire qu'il a compromis son honneur en mariant l'illustre Claudio, que vous vanterez hautement, à une catin tarée comme Héro.

DON JUAN.

Quelle preuve donnerai-je de cela ?

BORACHIO.

Une preuve suffisante pour abuser le prince, torturer Claudio, perdre Héro et tuer Léonato ! Vous faut-il un autre résultat ?

DON JUAN.

Rien que pour les dépiter, je tenterais n'importe quoi.

BORACHIO.

Marchez donc ! Trouvez-moi un bon moment pour prendre à part don Pedro et le comte Claudio. Dites-leur que vous êtes sûr que je suis aimé d'Héro. Affectez une sorte de zèle et pour le prince et pour Claudio ; prétendez que, si vous avez fait une pareille révélation, c'est que vous étiez inquiet pour l'honneur de votre frère, auteur de cette alliance, et pour la réputation de son ami, ainsi exposé à être dupé par une fausse vertu. Ils

auront peine à vous croire sans preuve convaincante. Comme présomption, offrez-leur de venir me voir à la fenêtre de la belle. Là ils m'entendront appeler Marguerite Héro, et ils entendront Marguerite m'appeler Borachio. Amenez-les voir ça, la nuit même qui précédera la noce projetée. D'ici là je ferai en sorte qu'Héro s'absente ; et la preuve de sa déloyauté paraîtra si concluante que le soupçon passera pour certitude, et que tous leurs projets seront renversés.

DON JUAN.

Advienne que pourra, je veux exécuter ton idée. Mets en œuvre toutes tes ruses, et il y a mille ducats pour toi.

BORACHIO.

Persistez bien dans l'accusation, et ma ruse ne sera pas en défaut.

DON JUAN.

Je vais immédiatement m'informer du jour de leur mariage.

Ils sortent.

SCÈNE V.

[LE JARDIN DE LÉONATO.]

ENTRE BÉNÉDICT, SUIVI D'UN PAGE.

BÉNÉDICT.

Page !

LE PAGE.

Signor ?

BÉNÉDICT.

Sur la fenêtre de ma chambre il y a un livre qui traîne ; apporte-le-moi ici dans le verger.

LE PAGE.

J'y suis, monsieur.

BÉNÉDICT.

Je sais cela : ce que je veux, c'est que tu t'en ailles d'ici et que tu y reviennes.

Le page sort.

Je m'étonne qu'un homme, ayant vu le ridicule de tous ceux qui se consacrent à l'amour, après avoir ri des folles niaiseries des autres, puisse servir de thème à ses propres railleries, en devenant amoureux ; et pourtant tel est Claudio. J'ai vu le temps où il n'y avait pas pour lui d'autre musique que le tambour et le fifre ; et maintenant il leur préfère le tambourin et les pipeaux. J'ai vu le temps où il aurait fait dix milles à pied pour voir une bonne armure ; et maintenant il tourne au pédant ; sa conversation est un banquet fantasque où chaque mot est un mets étrange. Se pourrait-il qu'ayant toujours les yeux que voici, je subisse pareille fascination ? Je ne puis rien dire, mais je ne le crois pas. Je ne jure pas qu'il est impossible à l'amour de me transformer en huître ; mais je fais le serment qu'avant d'avoir fait de moi une huître, il ne fera jamais de moi un fou pareil. Une femme est jolie, je n'en suis pas plus mal ; une autre est spirituelle, je n'en suis pas plus mal ; une troisième vertueuse, je n'en suis toujours pas plus mal. Il n'est pas de femme qui puisse trouver grâce devant moi, jusqu'à ce que toutes les grâces soient rassemblées dans une femme unique. Celle-ci devra être riche, c'est certain ; spirituelle, ou je ne voudrai pas d'elle ; vertueuse, ou je ne la marchanderai jamais ; jolie, ou je ne la regarderai jamais ; douce, où elle ne m'approchera pas ; noble, ou je ne la prends pas, fût-elle un ange ! avec cela, d'une élocution parfaite, excellente musicienne ; et quand à ses cheveux,

ils devront être de la couleur que Dieu leur aura donnée... Ah ! Voici le prince et monsieur Cupidon ! Cachons-nous sous cette tonnelle.

Il se retire à l'écart.

ENTRENT DON PEDRO, LÉONATO ET CLAUDIO, PUIS BALTHAZAR ET DES MUSICIENS.

DON PEDRO.

— Eh bien ! entendrons-nous cette musique ?

CLAUDIO.

— Oui, mon bon seigneur... Comme la soirée est calme ! — On dirait que par son silence elle veut préluder à l'harmonie !

DON PEDRO, BAS, À CLAUDIO.

— Voyez-vous où Bénédict s'est caché ?

CLAUDIO.

— Oh ! très-bien, monseigneur ; la musique finie, — nous aurons bon marché de ce renard-là.

DON PEDRO.

— Allons, Balthazar, répète-nous cette chanson.

BALTHAZAR.

— Oh ! mon bon seigneur, ne forcez pas une si mauvaise voix — à calomnier plus d'une fois la musique.

DON PEDRO.

— Le talent se dénonce par cela même — qu'il dissimule ses perfections. — Je t'en conjure, chante, ne te fais pas prier plus longtemps.

BALTHAZAR.

— Puisque vous parlez de prière, je vais chanter. — N'a-t-on pas vu plus d'un galant faire la cour — à celle qu'il en croit indigne ? Et il la prie pourtant ! — Et pourtant il lui jure qu'il l'aime ?

DON PEDRO.

Allons, commence. — Ou, si tu veux nous tenir un plus long discours, — note-le.

BALTHAZAR.

Avant d'écouter mes notes, notez — que pas une de mes notes ne vaut la peine d'être notée.

DON PEDRO.

— Ce garçon-là ne parle qu'entre parenthèses : — tout ce qu'il dit est en note.

La musique commence.

BÉNEDICT, BAS À L'ÉCART.

Tout à l'heure, la musique sera « divine ! » son âme en est déjà ravie... N'est-il pas étrange que des boyaux de mouton puissent ainsi enlever l'âme du corps des hommes ?... Peut-on payer si cher des cornes, muse !

BALTHAZAR, CHANTANT.

Assez de soupirs, belles, assez de soupirs !
Les hommes furent trompeurs toujours :

Un pied à la mer, un pied sur la rive.
Jamais fidèles à la même chose !
Donc ne soupirez plus,
Et laissez-les aller.
Soyez pimpantes et gaies.
Finissez tous vos airs lugubres
En tra la la !

Ne chantez plus, non, ne chantez plus
D'élégies si tristes, si pénibles.
La fraude des hommes fut toujours la même.
Depuis la feuille du premier été.
Donc ne soupirez plus, etc.

DON PEDRO.

Sur ma parole, voilà une bonne chanson.

BALTHAZAR.

Et un mauvais chanteur, mon prince.

DON PEDRO.

Oh ! non ! non, vraiment : tu chantes assez bien pour un amateur.

Il cause à voix basse avec Claudio.

BÉNÉDICT, À PART.

Si un chien avait hurlé ainsi, on l'aurait pendu : je prie Dieu que ce vilain chant ne présage pas de malheur. J'aurais autant aimé entendre la chouette, quelque désastre qui s'en fût suivi.

DON PEDRO, À CLAUDIO.

Bonne idée, pardieu !... Écoute-moi, Balthazar. Procure-nous, je te prie, un excellent orchestre ; car demain soir nous voulons le faire jouer sous la fenêtre de madame Héro.

BALTHAZAR.

Je ferai de mon mieux, seigneur.

DON PEDRO.

C'est bon ; adieu.

Balthazar et les musiciens sortent.

DON PEDRO.

Approchez, Léonato. Que me disiez-vous donc tantôt ? Que votre nièce Béatrice est amoureuse du signor Bénédict ?

CLAUDIO, À PART, À DON PEDRO.

Oh ! à l'affût ! à l'affût ! l'oiseau est posé !

Je n'aurais jamais cru que cette personne pût aimer un homme.

LÉONATO.

Ni moi non plus. Mais le plus surprenant, c'est qu'elle raffole ainsi du signor Bénédict, que dans tous ses procédés apparents elle a toujours semblé détester.

BÉNÉDICT, À PART.

Est-il possible ? Le vent soufflerait-il de ce côté ?

LÉONATO.

Ma foi, monseigneur, je ne sais qu'en penser : qu'elle l'aime de cette affection enragée, cela me passe.

DON PEDRO.

Ce n'est peut-être qu'un jeu.

CLAUDIO.

Oui, c'est probable.

LÉONATO.

Un jeu, Dieu du ciel ! Alors jamais passion jouée n'a ressemblé plus visiblement à une passion réelle !

DON PEDRO.

Comment ! Quels symptômes de passion montre-t-elle ?

CLAUDIO, BAS.

Amorcez bien l'hameçon ; le poisson va mordre.

LÉONATO.

Quels effets, monseigneur ? Elle vous restera assise...

Ma fille vous a dit comment.

CLAUDIO.

Oui, certes.

DON PEDRO.

Comment ? dites-moi donc comment ? Vous m'intriguez. J'aurais cru son cœur inaccessible à toutes les attaques de l'amour.

LÉONATO.

Je l'aurais juré, monseigneur : surtout à celles de Bénédict.

BÉNÉDICT, À PART.

Je prendrais la chose pour une duperie, si elle n'était pas dite par le bonhomme à barbe blanche, à coup sûr la fourberie ne peut se cacher sous tant de majesté.

CLAUDIO, BAS.

Il a mordu : enlevez !

DON PEDRO.

A-t-elle fait connaître son affection à Bénédict ?

LÉONATO.

Non, elle a juré de ne jamais le faire : c'est là sa torture.

CLAUDIO.

C'est parfaitement vrai ; votre fille le déclare : Quoi ! dit-elle, après l'avoir si souvent accablé de mes dédains, je lui écrirais que je l'aime !

LÉONATO.

C'est ce qu'elle dit, chaque fois qu'elle se met à lui écrire. Car il lui arrivera de se lever vingt fois dans une nuit, et de rester assise en chemise, jusqu'à ce qu'elle ait écrit une page... Ma fille nous a tout dit.

CLAUDIO.

Vous parlez de page écrite : cela me rappelle une plaisante histoire qu'elle nous a racontée...

LÉONATO.

Oh ! oui. Une fois qu'elle avait fermé sa lettre, elle voulut la relire, et, sous la couverture, elle trouva Bénédicte et Béatrice pliés l'un sur l'autre !

CLAUDIO.

Justement.

LÉONATO.

Oh ! alors elle déchira le billet en mille morceaux, se reprochant d'avoir été assez immodeste pour écrire à un homme qui, elle le savait bien, se moquerait d'elle : Je mesure son sentiment sur le mien., dit-elle, Eh bien, je me rirais de lui, s'il m'écrivait, oui, bien que je l'aime, je rirais.

CLAUDIO.

Sur ce, elle tombe à genoux, pleure, sanglote, se frappe le cœur, s'arrache les cheveux, et joint aux prières les imprécations : Ô mon doux Bénédic !... Que Dieu m'accorde la patience !

LÉONATO.

Voilà la vérité, à ce que dit ma fille. Et elle est en proie à une telle exaltation, que parfois elle a peur de commettre sur elle-même quelque attentat de désespoir. C'est certain.

DON PEDRO.

Il serait bon que Bénédic sût cela par un autre, si elle ne veut pas elle-même le lui révéler.

CLAUDIO.

À quoi bon ? Il s'en ferait un jeu, et il n'en tourmenterait que plus cruellement la pauvre fille.

DON PEDRO.

S'il agissait ainsi, ce serait charité de le pendre ; une femme si charmante ! Une vertu au-dessus de tout soupçon !

CLAUDIO.

Et puis, une raison supérieure !

DON PEDRO.

En tout, excepté dans cet amour pour Bénédic.

LÉONATO.

Ah ! monseigneur, quand la raison et la passion combattent dans une nature aussi tendre, nous avons dix preuves pour une, que la passion est la plus forte. J'en suis désolé pour elle à juste titre, étant à la fois son oncle et son tuteur.

DON PEDRO.

Si c'était à moi qu'elle eût accordé cet amour, j'aurais rejeté toute autre considération, et j'aurais fait d'elle la moitié de moi-même,

Je vous en prie, parlez-en à Bénédicte, et sachons ce qu'il dira.

LÉONATO.

Serait-ce utile, croyez-vous ?

CLAUDIO.

Héro pense que sûrement sa cousine en mourra : car Béatrice dit qu'elle mourra si Bénédicte ne l'aime pas, et elle mourra plutôt que de lui révéler son amour ; enfin, s'il lui fait la cour, elle aimera mieux mourir que de rabattre un mot de son ironie accoutumée.

DON PEDRO.

Elle a raison. Si elle lui faisait l'offre de son amour, il serait très-possible qu'il la rebutât : car l'homme, vous le savez tous, est d'humeur sardonique.

CLAUDIO.

Oh ! c'est un homme fort convenable.

DON PEDRO.

Il a, il est vrai, une physionomie heureuse.

CLAUDIO.

Oui, pardieu ! et, à mon avis, un grand sens.

DON PEDRO.

Il laisse échapper, il est vrai, quelques étincelles qui ressemblent à de l'esprit.

LÉONATO.

Et puis je le crois vaillant.

DON PEDRO.

Comme Hector, je vous le certifie. Vous pouvez dire qu'il montre son esprit dans la conduite des querelles : en effet, ou il les évite avec une grande discrétion, ou il s'y engage avec une crainte toute chrétienne.

LÉONATO.

S'il craint Dieu, il faut nécessairement qu'il garde la paix ; ou qu'ayant rompu la paix, il entre dans la querelle avec crainte et tremblement.

DON PEDRO.

Et c'est ainsi qu'il agit : car c'est un homme qui craint Dieu, quoiqu'on puisse croire le contraire par quelques grosses plaisanteries qu'il fera. N'importe, je plains beaucoup votre nièce. Irons-nous à la recherche de Bénédict, pour lui parler de cet amour ?

CLAUDIO.

Ne lui en parlons pas, monseigneur. Qu'aidée de bons conseils, Béatrice s'arrache cet amour !

DON PEDRO.

Ah ! c'est impossible : elle s'arracherait plutôt le cœur.

CLAUDIO.

Eh bien, nous reparlerons de cela avec votre fille : laissons la chose se refroidir en attendant. J'aime bien Bénédict, mais je souhaiterais que, par un examen modeste de lui-même, il vît combien il est indigne d'une femme si parfaite.

LÉONATO.

Voulez-vous venir, monseigneur ? le dîner est prêt.

CLAUDIO, BAS.

Si, après cela, il ne raffole pas d'elle, je ne veux plus compter sur rien.

DON PEDRO, BAS.

Maintenant, qu'on tende pour Béatrice le même filet : c'est l'affaire de votre fille et de sa suivante. Ce sera réjouissant quand chacun d'eux croira à la passion de l'autre, sans qu'il en soit rien, c'est une scène, toute de pantomime, que je veux voir. Envoyons Béatrice l'appeler pour dîner.

Sortent don Pedro Claudio et Léonato.

BÉNÉDICT, SORTANT DE SA CACHETTE.

Ceci ne peut pas être une plaisanterie : la conversation était sérieuse... C'est d'Héro qu'ils tiennent le fait. Ils semblent plaindre Béatrice : il paraît que son affection est en pleine intensité. Elle m'aime ! Allons, il faut qu'elle soit payée de retour... Je viens d'entendre à quel point je suis blâmé : ils disent que je ferai le dédaigneux, si je m'aperçois de son amour ; ils disent aussi qu'elle mourra plutôt que de me donner aucun signe d'affection... Je n'ai jamais pensé à me marier... Je ne dois pas faire le fier... Heureux ceux qui s'entendent critiquer et qui sont mis à même de se corriger ! Ils disent que la dame est jolie !... C'est une vérité dont je puis moi-même déposer ; vertueuse... c'est vrai, je ne puis pas le contester ; spirituelle, excepté dans son amour pour moi !... En effet, ce n'est pas de sa part un grand signe d'esprit..., ni une grande preuve de folie non plus, car je vais devenir horriblement amoureux d'elle... Il se peut qu'on casse encore sur moi quelque énorme sarcasme et quelque poignée d'ironies, parce que je me suis moqué si longtemps du mariage. Mais est-ce que les appétits ne changent pas ? On aime dans sa jeunesse le plat qu'on ne peut souffrir sur ses vieux jours. Est-ce que des quolibets, des phrases, et toutes les boulettes de papier lancées par la cervelle, doivent faire reculer un homme de la carrière de son goût ? Non, il faut que le monde soit peuplé. Quand j'ai dit que je mourrai garçon, je ne croyais pas devoir

vivre jusqu'à ce que je fusse marié... Voici Béatrice qui vient. Par le jour ! c'est une jolie femme... Je vais épier en elle quelques marques d'amour...

ENTRE BÉATRICE.

BÉATRICE.

Bon gré, mal gré, je suis envoyée pour vous dire de venir dîner.

BÉNÉDICT.

Jolie Béatrice, je vous remercie pour votre peine.

BÉATRICE.

Je n'ai pas pris plus de peine pour avoir ces remerciements que vous n'en prenez pour me remercier : si cela m'avait été si pénible, je ne serais pas venue.

BÉNÉDICT.

Vous prenez donc du plaisir à ce message ?

BÉATRICE.

Oui, juste autant que vous en prendriez à égorger une grue avec la pointe d'un couteau... Vous n'avez pas d'appétit, signor ? portez-vous bien.

Elle sort.

BÉNÉDICT.

Ah ! Bon gré, mal gré, je suis envoyée pour vous dire de venir dîner ; il y a là un double sens. Je n'ai pas pris plus de peine pour avoir ces remerciements que vous n'en avez pris pour me remercier : c'est me dire en d'autres termes : Toute peine que je prends pour vous est aussi aisée qu'un remerciement... Si je ne la prends pas en pitié, je suis un manant ; si je ne l'aime pas, je suis un juif ! Je vais me procurer son portrait.

Il sort.

SCÈNE VI.

[UNE ALLÉE DE PARC.]

ENTRENT HÉRO, MARGUERITE ET URSULE.

HÉRO.

— Bonne Marguerite, cours au salon ; — tu y trouveras ma cousine Béatrice — causant avec le prince et Claudio ; — insinue-lui à l'oreille que, moi et Ursule, — nous nous promenons dans le jardin, et que notre conversation — est tout entière sur elle ; dis-lui que tu nous as surprises ; — et engage-la à se glisser dans le bosquet en treillage — dont le chèvrefeuille, mûri par le soleil, — interdit au soleil l'entrée, pareil à ces favoris, — grandis par les princes, qui opposent leur grandeur — au pouvoir même qui l'a créée ! Dis-lui de s'y cacher — pour écouter nos propos : voilà ta mission, — remplis-la bien, et laisse-nous seules.

MARGUERITE.

— Je la ferai venir ici, je vous jure, immédiatement.

Elle sort.

HÉRO.

— Maintenant, Ursule, quand Béatrice sera venue, — il faudra qu'en nous promenant dans cette allée, — nous parlions uniquement de Bénédict ; — quand je le nommerai, ce sera ton rôle — de faire de lui le plus grand éloge que jamais homme ait mérité. — Moi, je dois me borner à te répéter que Bénédict — languit d'amour pour Béatrice : ainsi — est faite la flèche dangereuse du petit Cupidon — qu'elle blesse simplement par ouï-dire. Commence maintenant. — Car, tu vois, voici Béatrice qui, comme un vanneau, — rase la terre pour venir entendre ce que nous disons.

BÉATRICE ENTRE ET SE CACHE DANS UN BOSQUET, DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA SCÈNE.

URSULE.

— Le plus grand plaisir de la pêche est de voir le poisson — fendre le flot d'argent de ses rames d'or — et mordre avidement à l'hameçon traître. — Ainsi, nous tendons la ligne à Béatrice qui vient — de se cacher à l'ombre du chèvrefeuille. — Soyez sans crainte, je jouerai bien mon rôle dans le dialogue.

HÉRO.

— Eh bien, rapprochons-nous d'elle, pour que son oreille ne perde rien — de la douce et perfide amorce que nous lui destinons.

Elles vont se placer près du bosquet, tout en causant.

— Non vraiment, Ursule, elle est trop dédaigneuse ; — crois-moi, elle est d'une humeur aussi farouche et aussi sauvage — que le faucon fauve des rochers.

URSULE.

Mais êtes-vous sûre — que Bénédicte aime si profondément Béatrice ?

HÉRO.

— C'est ce que disent le prince et le seigneur, mon fiancé.

URSULE.

— Et ils vous ont chargée de lui en parler, madame ?

HÉRO.

— Ils m'ont priée de l'en instruire ; — mais je leur ai conseillé, s'ils aimaient Bénédicte, — de l'engager à lutter contre cette affection, — sans jamais la faire connaître à Béatrice.

URSULE.

— Pourquoi cela ? Ce gentilhomme n'est-il pas — digne d'un lit aussi privilégié — que la couche de Béatrice ?

HERO.

— Ô Dieu d'amour ! je sais qu'il est digne — de tout ce qui peut être accordé à un homme. — Mais la nature n'a jamais fait un cœur de femme — d'une étoffe plus fière que celui de Béatrice ; — le dédain et la morgue étincellent dans ses yeux — qui méprisent tout ce qu'ils regardent, et son esprit — s'estime si haut que pour elle — toute autre chose est chétive : elle ne peut aimer, — ni concevoir aucune impression, aucune pensée affectueuse, — tant elle est éprise d'elle-même ?

URSULE.

Je pense bien comme vous ; — et conséquemment il ne serait pas bon sans doute — qu'elle connût l'amour de Bénédict : elle s'en ferait un jeu.

HÉRO.

— Oui, tu dis vrai. Je n'ai pas encore vu un homme, — si spirituel, si noble, si jeune, si parfaitement beau qu'il fût, — qu'elle n'ait repoussé par ses exorcismes. Est-il blond ? — elle jure qu'on prendra le galant pour sa sœur ; — Est-il brun, c'est un grotesque que la nature en dessinant — a barbouillé de noir ; grand ? c'est une lance à tête bicornue ; — petit ? c'est un camée négligemment taillé ; — parleur ? c'est une girouette tournant à tout vent ; — silencieux ? alors c'est une bûche que rien n'émeut. — Il n'est pas d'homme qu'elle ne retourne ainsi à l'envers : — et jamais elle n'accorde à la vérité et à la vertu — ce que réclament la franchise et le mérite.

URSULE.

— Bien sûr, bien sûr, ce dénigrement n'a rien de louable.

HÉRO.

— Non, sans doute, cette manie bizarre — de Béatrice, n’a rien de louable. — Mais qui osera le lui dire ? Si je lui en parlais, — elle me bernerait ; oh ! elle me désarçonnerait — d’un éclat de rire, elle m’écraserait d’esprit. — Aussi, que Bénédicte, comme un feu qu’on recouvre, — se consume en soupirs et s’épuise intérieurement ! — Cette fin-là vaut mieux que de mourir bafoué, — chose aussi cruelle que de mourir chatouillé.

URSULE.

— Pourtant parlez-lui-en ; écoutez ce qu’elle dira.

HÉRO.

— Non ; j’aime mieux aller trouver Bénédicte, — et lui conseiller de combattre sa passion ; — j’inventerai même quelque honnête calomnie — pour en ternir ma cousine : on ne sait pas — combien une méchante parole peut empoisonner l’amour.

URSULE.

Oh ! ne faites pas à votre cousine un pareil tort. Elle ne doit pas manquer de jugement, — (pour peu qu’elle ait l’esprit vif et supérieur — qu’on lui reconnaît), au point de refuser — un gentilhomme aussi accompli que le signor Bénédicte.

HERO.

— Il est le premier homme d’Italie, — toujours excepté mon cher Claudio.

URSULE.

— De grâce, ne vous fâchez pas contre moi, Madame, — si je vous dis ma pensée : le signor Bénédicte, pour la tournure, pour les manières, pour l’esprit, pour la valeur, — est placé le plus haut dans l’opinion de l’Italie.

HÉRO.

— Il a, il est vrai, une réputation parfaite.

URSULE.

— Il l'a méritée par ses perfections, avant de l'obtenir. — À quand votre mariage, madame ?

HERO.

— Toujours à demain. Viens, rentrons. — Je veux te montrer quelques parures pour avoir ton avis — sur celle qui doit le mieux m'habiller demain.

URSULE, BAS.

— Elle est prise, je vous le garantis : nous l'avons attrapée, madame.

HÉRO.

— S'il en est ainsi, c'est que l'amour procède par le hasard. — Cupidon fait tomber les uns avec la flèche, les autres avec le piège.

Héro et Ursule sortent.

BÉATRICE, S'AVANÇANT SUR LE THÉÂTRE.

— Quel feu est dans mes oreilles ? Serait-ce vrai ? — Suis-je donc si fort condamnée pour ma fierté et pour mon dédain ! — Adieu, mépris ! virginal fierté, adieu ! — Les orgueilleux ne laissent pas de gloire derrière eux. — Va, Bénédicte, aime : je te paierai de retour, — en apprivoisant mon cœur sauvage à ta main caressante. — Si tu aimes, ma tendresse t'autorisera — à resserrer nos amours par un lien sacré. — Car on dit que tu le mérites ; et moi, — j'ai, pour le croire, mieux que des rapports.

Elle sort.

SCÈNE VII.

[UNE SALLE DANS LE PALAIS DE LÉONATO.]

ENTRENT DON PEDRO, CLAUDIO, BÉNÉDICT ET LÉONATO. BÉNÉDICT A COUPÉ SA BARBE
ET EST HABILLÉ À LA DERNIÈRE MODE.

DON PEDRO.

Je reste seulement jusqu'à ce que votre mariage soit consommé, et alors je pars pour l'Aragon.

CLAUDIO.

Je vous reconduirai jusque-là, monseigneur, si vous me le permettez.

DON PEDRO.

Non, ce serait entacher votre mariage dans l'éclat de sa nouveauté ; ce serait vous traiter comme l'enfant à qui l'on montre son habit neuf en lui défendant de le porter. J'oserai seulement prier Bénédict de m'accompagner : car, du sommet de la tête jusqu'à la semelle de son pied, il est la gaieté même ; il a deux ou trois fois coupé la corde de l'arc de Cupidon, et le petit bourreau n'ose pas tirer sur lui. Son cœur est sonore comme une cloche, et sa langue en est le marteau. Car ce que son cœur pense, sa langue le dit.

BÉNÉDICT.

Ah ! mes vaillants, je ne suis plus ce que j'étais.

LÉONATO.

Je le crois, il me semble que vous êtes plus grave.

CLAUDIO.

J'espère qu'il est amoureux.

DON PEDRO.

Il se ferait plutôt pendre, le truand ! Il n'y a pas en lui une goutte de sang pur qui puisse être agitée par l'amour : s'il est triste, c'est qu'il est sans argent.

BÉNÉDICT.

Je souffre d'une dent.

DON PEDRO.

Arrachez-la.

BÉNÉDICT.

Le diable l'emporte.

CLAUDIO.

Arrachez-la d'abord, vous l'enverrez au diable après.

DON PEDRO.

Quoi ! vous soupirez pour un mal de dent.

LÉONATO.

Ce n'est rien qu'un peu d'humeur, ou un ver.

BÉNÉDICT.

À votre aise. Tout le monde peut maîtriser une douleur, excepté celui qui l'a.

CLAUDIO.

Mais je dis, moi, qu'il est amoureux.

DON PEDRO.

Il n'y a pas en lui apparence de passion, à moins que ce ne soit une passion pour les déguisements étrangers : par exemple, il est Hollandais

aujourd'hui ; demain, il sera Français, ou bien, portant à la fois le costume de deux pays, il sera Allemand au-dessous de la ceinture, par les longues culottes, et Espagnol au-dessus de la hanche par le petit pourpoint. À moins que ce ne soit la passion qu'il paraît avoir pour ces folies, il n'a pas de passion folle, comme vous voulez le croire.

CLAUDIO.

S'il n'est pas amoureux de quelque femme, il ne faut plus se fier aux vieux signes. Il brosse son chapeau tous les matins : qu'est-ce que cela annonce ?

DON PEDRO.

Quelqu'un l'a-t-il vu chez le barbier ?

CLAUDIO.

Non, mais le garçon du barbier a été vu chez lui, et l'antique ornement de sa joue a déjà rembourré les balles du jeu de paume.

LÉONATO.

C'est vrai, la perte de sa barbe lui donne l'air plus jeune.

DON PEDRO.

Ajoutez qu'il se frotte de musc : cela peut-il vous mettre sur la piste ?

CLAUDIO.

Autant dire que le damoiseau est amoureux.

DON PEDRO.

Le plus grand symptôme, c'est sa mélancolie.

CLAUDIO.

Et quand l'a-t-on vu si souvent se laver la figure ?

DON PEDRO.

Voire se peindre, comme j'ai ouï dire qu'il le fait.

CLAUDIO.

Et son esprit, si pétillant naguère, qui n'est plus qu'une corde de guitare, serrée par une clef !

DON PEDRO.

Rien que cela le dénonce d'une façon accablante. Concluons, concluons. Il est amoureux.

CLAUDIO.

Ce n'est pas tout. Je connais celle qui l'aime.

DON PEDRO.

Je voudrais bien la connaître, moi aussi. Je suis sûr que c'est une femme qui ne le connaît pas.

CLAUDIO.

Si fait, et tous ses défauts ! Mais en dépit de tout, elle se meurt pour lui.

DON PEDRO.

Il faudra l'enterrer la face vers le ciel.

BÉNÉDICT.

Dans ce que vous dites, je ne vois pas de charme contre le mal de dents...

Mon vieil ami, faisons quelques pas à l'écart : j'ai médité, pour vous les dire, huit ou neuf paroles sages que ces dadas-là ne doivent pas entendre.

Bénédict et Léonato sortent.

DON PEDRO.

Je parie ma vie que c'est pour s'ouvrir à Léonato au sujet de Béatrice.

CLAUDIO.

C'est certain, Héro et Marguerite doivent avoir déjà joué leur comédie pour Béatrice. Aussi, je prédis que les deux oursins ne se mordront plus quand ils se rencontreront.

ENTRE DON JUAN.

DON JUAN.

Mon seigneur et frère, Dieu vous garde !

DON PEDRO.

Bonsoir, frère.

DON JUAN.

Si vos loisirs le permettaient, je voudrais vous parler.

DON PEDRO.

En particulier ?

DON JUAN.

Si vous le trouvez bon... Pourtant le comte Claudio peut entendre, car ce que j'ai à dire le concerne.

DON PEDRO.

De quoi s'agit-il ?

DON JUAN, À CLAUDIO.

Avez-vous, seigneur, l'intention de vous marier demain ?

DON PEDRO.

Oui, vous le savez.

DON JUAN.

C'est ce que je ne sais pas... quand il saura ce que je sais !

CLAUDIO.

S'il y a quelque obstacle, découvrez-nous-le, je vous en prie.

DON JUAN.

Vous pouvez croire que je ne vous aime pas : attendez l'avenir, et apprenez à me mieux juger par la révélation que je viens vous faire. Quant à mon frère, il vous a, je crois, en grande affection, et c'est par tendresse pour vous qu'il a aidé à la conclusion de votre prochain mariage : avances bien mal placées, à coup sûr, peines bien mal employées !

DON PEDRO.

Comment ! qu'y a-t-il ?

DON JUAN.

Je suis venu ici pour vous le dire. Abrégeons, car il y a trop longtemps qu'elle fait parler d'elle. Elle est déloyale.

CLAUDIO.

Qui ? Héro ?

DON JUAN.

Elle-même. L'Héro de Léonato, votre Héro, l'Héro de tout le monde.

CLAUDIO.

Déloyale !

DON JUAN.

Le mot est trop doux pour peindre sa corruption. Je pourrais la qualifier plus durement ; imaginez un nom plus dégradant, et je le lui approprierai. Avant de vous étonner, attendez de plus amples renseignements. Venez avec moi cette nuit. Vous verrez escalader la fenêtre de sa chambre, la veille même de ses noces... Si vous l'aimez alors, épousez-la demain ; mais pour votre honneur, mieux vaudrait changer d'idée.

CLAUDIO.

Est-il possible ?

DON PEDRO.

Je ne veux pas le croire.

DON JUAN.

Si vous n'osez pas croire ce que vous voyez, n'avouez pas ce que vous savez. Si vous voulez me suivre, je vous en montrerai assez, et, quand vous en aurez vu et entendu plus long, agissez en conséquence.

CLAUDIO.

Si, cette nuit, je vois quelque chose qui me décide à ne pas l'épouser, je veux la confondre devant tous, à l'Église où nous devons nous marier.

DON PEDRO.

Et, comme je me suis entremis pour te l'obtenir, je me joindrai à toi pour la flétrir.

DON JUAN.

Je ne veux pas la décrier davantage, avant que vous soyez mes témoins : supportez la chose froidement jusqu'à ce soir, et qu'alors la véri-

té se prouve !

DON PEDRO.

Ô journée tristement finie !

CLAUDIO.

Ô étrange catastrophe !

DON JUAN.

Ô malheur prévenu à temps ! Voilà ce que vous direz, quand vous aurez vu la suite.

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

[UNE PLACE AU FOND DE LAQUELLE EST UNE ÉGLISE.]

ENTRENT DOGBERRY ET VERGÈS, SUIVIS DES WATCHMEN.

DOGBERRY, AUX WATCHMEN.

Êtes-vous des hommes honnêtes et fidèles ?

VERGÈS.

Oui ; autrement ils risqueraient fort le salut de leur corps et de leur âme, et ce serait dommage.

DOGBERRY.

Non, ce serait encore une punition trop douce, s'il est vrai qu'ils doivent avoir en eux quelque allégeance, étant choisis pour faire le guet du prince.

VERGÈS.

C'est bon. Donnez-leur la consigne, voisin Dogberry.

DOGBERRY.

Voyons, d'abord, qui de vous est le plus indigne d'être constable ?

PREMIER WATCHMAN.

Hugues Brindavoine, monsieur, ou bien Georges Charbondemer, car tous deux savent lire et écrire.

DOGBERRY.

Venez ici, voisin Charbondemer. Dieu vous a gratifié d'un bon nom. Être homme d'un beau physique, c'est un don de la fortune : mais savoir lire et écrire, voilà qui vient de la nature.

DEUXIÈME WATCHMAN.

Et ces deux facultés, maître constable...

DOGBERRY.

Vous les possédez ; je devine votre réponse. À merveille. Pour votre physique, monsieur, eh bien, rendez-en grâce à Dieu, et ne vous en vanitez pas ; et quant à votre talent de lire et d'écrire, prouvez-le quand nul besoin ne sera de cette vanité. Vous êtes ici regardé comme l'homme le plus inepte et le mieux fait pour être constable : chargez-vous donc de la lanterne. Voici votre fonction : vous appréhendez tous les vagabonds ; vous commanderez à tout passant de faire halte, au nom du prince...

DEUXIÈME WATCHMAN.

Et s'il ne veut pas faire halte ?

DOGBERRY.

Eh bien, ne faites pas attention à lui et laissez-le partir ; puis appelez le reste du guet, et remerciez Dieu d'être débarrassé d'un chenapan.

VERGÈS.

S'il refuse de faire halte quand on le lui commande, c'est qu'il n'est pas soumis au prince.

DOGBERRY.

C'est vrai, et le guet ne doit s'occuper que des sujets du prince. En outre, vous ne devrez pas faire de bruit dans les rues : car, qu'un guetteur de nuit jase et bavarde, cela est parfaitement tolérable et ne peut se supporter.

DEUXIÈME WATCHMAN.

Nous aimerions mieux dormir que bavarder. Nous connaissons les devoirs du guet.

DOGBERRY.

Allons, vous parlez comme un vétéran, comme un fort paisible guetteur de nuit ; je ne saurais voir, en effet, ce qu'il y a de mal à dormir : seulement, ayez soin qu'on ne vous vole pas vos pertuisanes. Maintenant, vous aurez à visiter tous les cabarets et à dire à ceux qui sont ivres d'aller se mettre au lit.

DEUXIÈME WATCHMAN.

Et s'ils ne veulent pas ?

DOGBERRY.

Eh bien, laissez-les tranquilles jusqu'à ce qu'ils soient dégrisés : si alors ils ne vous font pas une meilleure réponse, vous pourrez dire que ce ne sont pas des hommes comme vous les croyiez.

DEUXIÈME WATCHMAN.

C'est bien, monsieur.

DOGBERRY.

Si vous rencontrez un voleur, vous pourrez le soupçonner, en vertu de votre office, de n'être pas un honnête homme ; mais, pour les gens de cette espèce, moins vous aurez affaire à eux, mieux cela vaudra pour votre probité.

DEUXIÈME WATCHMAN.

Si nous le connaissons pour un voleur, ne devons-nous pas mettre la main sur lui ?

DOGBERRY.

Àvrai dire, votre charge vous en donne le droit ; mais, dans mon opinion, ceux qui touchent à la poix se salissent : si vous prenez un voleur, le parti le plus pacifique pour vous est de le laisser se montrer ce qu'il est et voler hors de votre compagnie (22).

VERGÈS.

Vous avez toujours passé pour un homme clément, camarade.

DOGBERRY.

En vérité, je ne voudrais pas pendre un chien volontairement, à plus forte raison un homme qui a en lui quelque honnêteté.

VERGÈS.

Si vous entendez un enfant crier la nuit, vous devrez appeler la nourrice, et lui dire de le calmer.

DEUXIÈME WATCHMAN.

Mais si la nourrice dort et ne veut pas nous entendre ?

DOGBERRY.

Eh bien, partez en paix, et laissez l'enfant la réveiller avec ses cris : car la brebis qui ne veut pas entendre son agneau quand il bêle, ne répondra

jamais à un veau qui mugit.

VERGÈS.

C'est très-vrai.

DOGBERRY.

Ici finit votre consigne. Vous, constable, vous devez représenter la personne même du prince : si vous rencontrez le prince, dans la nuit, vous pouvez l'arrêter.

VERGÈS.

Non, ça, par Notre-Dame, je ne crois pas qu'il le puisse.

DOGBERRY.

Cinq shillins contre un, avec quiconque connaît les statuts, qu'il le peut. Parbleu, pas sans le consentement du prince ! Car, en effet, le guet ne doit offenser personne, et c'est offenser un homme que de l'arrêter contre sa volonté.

VERGÈS.

Par Notre-Dame, je le crois bien.

DOGBERRY.

Ha ! ha ! ha ! allons, mes maîtres, bonne nuit ! S'il survient quelque affaire d'importance, appelez-moi ; que chacun de vous garde les secrets de ses camarades et les siens ! Bonne nuit.

Venez, voisin.

DEUXIÈME WATCHMAN, À SES CAMARADES.

Ainsi, mes maîtres, nous avons entendu notre consigne : allons nous asseoir là sur ce banc, à la porte de l'église, jusqu'à deux heures, et ensuite tous au lit !

DOGBERRY.

Un mot encore, honnêtes voisins : je vous en prie, surveillez la porte du signor Léonato ; car, la noce étant pour demain, il y a là cette nuit un grand brouhaha. Adieu, soyez vigilants, je vous en supplie.

DOGBERRY ET VERGÈS SORTENT. LES WATCHMEN VONT S'ASSEOIR SOUS LE PORCHE DE
L'ÉGLISE.

ENTRENT BORACHIO ET CONRAD.

BORACHIO.

Holà ! Conrad.

PREMIER WATCHMAN, À PART.

Silence ! ne bougez pas.

BORACHIO.

Conrad ! allons donc !

CONRAD.

Me voici, mon cher ; à ton coude.

BORACHIO.

Par la messe ! c'est donc pour ça que mon coude me démangeait : je croyais que j'allais avoir la gale.

CONRAD.

Je te dois une réponse à ce mot-là ; pour le moment, entame ta narration.

BORACHIO.

Mets-toi donc près de moi sous ce hangar, car il tombe du grésil, et, en véritable ivrogne, je vais tout te dire.

PREMIER WATCHMAN, À PART.

Quelque trahison ! Tenons-nous aux aguets.

LES WATCHMEN S'APPROCHENT DU HANGAR OÙ BORACHIO ET CONRAD SE SONT
RÉFUGIÉS.

BORACHIO.

Sache donc que j'ai gagné de don Juan mille ducats.

CONRAD.

Est-il possible qu'il y ait des coquinerie si chères ?

BORACHIO.

Demande plutôt s'il est possible qu'il y ait des coquinerie si riches : car, quand les coquins riches ont besoin des coquins pauvres, les pauvres peuvent faire le prix qu'ils veulent.

CONRAD.

Tu m'étonnes.

BORACHIO.

Cela prouve combien tu es inexpérimenté : tu sais que la mode d'un pourpoint, d'un chapeau ou d'un manteau n'ajoute rien à un homme.

CONRAD.

Oui, ce n'est que le vêtement.

BORACHIO.

Je te parle de la mode.

CONRAD.

Oui, la mode n'est qu'une mode.

BORACHIO.

Bah ! autant dire qu'un fou n'est qu'un fou. Ne vois-tu pas que la mode n'est qu'un fléau grotesque ?

PREMIER WATCHMAN, À PART.

Je connais ce Grotesque-là : c'est un affreux voleur qui depuis sept ans s'introduit partout comme un gentilhomme : je me rappelle son nom.

BORACHIO.

N'as-tu pas entendu quelqu'un ?

CONRAD.

Non : c'était la girouette sur le toit.

BORACHIO.

Ne vois-tu pas, dis-je, que la mode n'est qu'un fléau grotesque ? Ah ! vois comme elle étourdit toutes les têtes chaudes, de quatorze à trente-cinq ans ! Tantôt elle les affuble comme des soldats de Pharaon peints sur une toile enfumée ; tantôt, comme les prêtres du dieu Baal qu'on voit aux vitraux d'une vieille église ; tantôt, comme ces Hercules rasés d'une tapisserie rongée des vers, qui ont la braguette aussi grosse que leur massue.

CONRAD.

Je vois tout cela, et je vois aussi que la mode use plus d'habits que l'homme. La mode ne t'a-t-elle pas si bien tourné la tête, à toi-même, que, pour me parler d'elle, tu as laissé de côté ton récit ?

BORACHIO.

Nullement. Sache donc que cette nuit j'ai courtsié Marguerite, la suivante d'Héro, sous le nom d'Héro elle-même : penchée à la fenêtre de la chambre de sa maîtresse, elle m'a dit mille fois adieu. Je te raconte tout cela confusément. J'aurais dû te dire d'abord comment le prince et Claudio, postés, placés et prévenus par mon maître qui les accompagnait, ont assisté du jardin à notre aimable entrevue.

CONRAD.

Et ils ont pris Marguerite pour Héro ?

BORACHIO.

Oui, deux d'entre eux, le prince et Claudio ; mais mon diable de maître savait que c'était Marguerite. Enfin, grâce aux serments de don Juan qui tout d'abord les avaient ensorcelés, grâce à la nuit noire qui les avait trompés, grâce surtout à ma coquinerie qui avait confirmé toutes les calomnies inventées par mon maître, Claudio est parti exaspéré, jurant d'aller trouver Héro au temple, le lendemain matin, comme c'était convenu, et là, devant toute l'assemblée, de lui jeter à la face ce qu'il a vu cette nuit, et de la renvoyer chez elle sans mari.

PREMIER WATCHMAN, S'AVANÇANT.

Au nom du prince, halte-là !

DEUXIÈME WATCHMAN.

Appelons le maître constable. Nous venons de découvrir la plus dangereuse affaire de paillardise qui se soit jamais vue dans la république.

PREMIER WATCHMAN.

Un certain Grotesque est l'un des coupables ; je le connais : il porte des boucles.

CONRAD.

Messieurs ! Messieurs !...

DEUXIÈME WATCHMAN.

On vous forcera à produire ce Grotesque, je vous le garantis.

CONRAD.

Messieurs !

PREMIER WATCHMAN.

Plus un mot ! Au nom du prince, obéissons et partez avec nous.

BORACHIO, à CONRAD.

Qu'allons-nous devenir au milieu de toutes ces hallebardes ?

CONRAD, à BORACHIO.

Douloureuse question !

En marche ! nous vous obéissons.

Les Watchmen emmènent Conrad et Borachio.

SCÈNE IX.

[UNE CHAMBRE À COUCHER.]

ENTRENT HÉRO, MARGUERITE ET URSULE.

HÉRO.

Bonne Ursule, éveille ma cousine Béatrice, prie-la de se lever.

URSULE.

J'y vais, madame.

HÈRO.

Et dis-lui de venir ici.

URSULE.

Bien.

Ursule sort.

MARGUERITE, À HÉRO.

Ma foi, je trouve que votre autre fraise irait mieux.

HÉRO.

Non, laisse-moi faire, bonne Margot, je veux mettre celle-ci.

MARGUERITE.

Sur ma parole, elle n'est pas aussi belle, et je suis sûre que votre cousine vous le dira.

HÉRO.

Ma cousine est une folle, et tu en es une autre. Je ne veux mettre que celle-ci.

MARGUERITE.

J'aime fort votre nouvelle coiffure, je voudrais seulement les cheveux une idée plus bruns : quant à votre robe, elle est, ma foi, d'un goût exquis. J'ai vu la robe de la duchesse de Milan, cette robe tant vantée.

HÉRO.

Elle est la plus belle, à ce qu'on dit.

MARGUERITE.

Sur ma parole, ce n'est qu'un peignoir à côté de la vôtre. Du drap d'or avec crevés et dentelles d'argent, des perles le long des manches, manches pendantes, et de la jupe, qui est bordée de brocart bleuâtre. Mais, pour la beauté, pour la délicatesse, pour la grâce et l'excellence de la façon, votre robe vaut dix fois celle-là.

HÉRO.

Que Dieu me rende heureuse de la porter, car je me sens le cœur accablé !

MARGUERITE.

Il le sera bientôt davantage sous le poids d'un homme.

HÉRO.

Fi ! tu n'as pas honte ?

MARGUERITE.

De quoi, madame ? de parler de ce qui est honorable ? Est-ce que le mariage n'est pas honorable, dans un mendiant même ? Et, mariage à part, votre futur seigneur n'est-il pas honorable ? Je le vois, vous auriez voulu que, par déférence, au lieu de dire un homme, je disse un époux. Si une pensée mauvaise ne travestit pas une parole franche, je n'ai offensé personne. Or, y a-t-il du mal à parler de ce que pèse un mari ? Aucun, je pense, s'il s'agit d'un légitime mari uni à une femme légitime. Autrement, au lieu d'être lourd, le poids serait par trop léger. Demandez plutôt à madame Béatrice : la voici qui vient.

ENTRE BÉATRICE.

HÉRO.

Bonjour, ma petite cousine.

BÉATRICE.

Bonjour, ma douce Héro.

HÉRO.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ? Vous parlez d'un ton douloureux.

BÉATRICE.

C'est que je suis hors de tous les autres, il me semble.

MARGUERITE.

Entonnez l'air de Léger amour (23). Il n'a pas besoin de refrain. Chantez-le, vous ; moi, je le danserai.

BÉATRICE, À MARGUERITE.

Vous joueriez des talons, ainsi accompagnée ? Prenez garde ! Quand on s'aime sur ce chant-là, on est sûr d'une récolte.

MARGUERITE.

Ôla méchante interprétation ! Je la mets sous mes talons,

BÉATRICE.

Il est près de cinq heures, cousine ; vous devriez déjà être prête... En vérité, je suis excessivement malade. Oh !

MARGUERITE.

Àqui adressez-vous ce soupir ? Au médecin ou au mari ?

BÉATRICE.

Àla lettre qui commence ces deux mots, la lettre : Aime.

MARGUERITE.

Allons ! s'il n'est pas vrai que vous avez abjuré, il ne faut plus naviguer sur la foi des étoiles.

BÉATRICE.

Que veut dire cette folle ?

MARGUERITE.

Moi ? rien ! je souhaite seulement que Dieu envoie à chacun ce qu'il désire.

HÉRO.

Voici des gants que le comte m'a envoyés ; ils ont un parfum exquis.

BÉATRICE.

Je suis enchiffrenée, cousine ; je ne puis rien sentir.

MARGUERITE.

Être fille et ne plus rien sentir ! Il a fallu pour cela un rhume extraordinaire.

BÉATRICE.

Oh ! Dieu me pardonne ! Dieu me pardonne ! Depuis quand avez-vous pris tant de verve ?

MARGUERITE.

Depuis que vous n'en avez plus. Est-ce que mon esprit ne me sied pas à ravir ?

BÉATRICE.

On ne le voit pas assez : vous devriez le mettre à votre chapeau... Sur ma parole, je suis mal disposée.

MARGUERITE.

Procurez-vous de l'essence de Carduus Benedictus (24), et appliquez-en sur votre cœur : c'est le seul remède contre les nausées.

HÉRO, À MARGUERITE.

Tu viens de la piquer avec un chardon.

BÉATRICE.

Benedictus ? pourquoi Benedictus ? Vous cachez quelque apologue sous ce Benedictus.

MARGUERITE.

Un apologue ! Non, ma foi, je n'ai aucune intention cachée ; je parle du simple chardon béni. Vous croyez peut-être que je vous crois amoureuse ? Non, par Notre-Dame, je ne suis pas assez folle pour croire même ce que je désire, et je ne désire pas toujours croire ce que je puis croire ; et, en vérité, je ne pourrais pas croire, quand j'épuiserais toute la crédulité de mon cœur, que vous êtes amoureuse, que vous le serez, ou que vous pouvez l'être. Pourtant, Bénédict est bien changé : le voilà devenu comme un autre homme ; il jurait de ne jamais se marier, et maintenant, en dépit de son cœur, il mangerait son plat sans grogner. Vous aussi, à quel point vous pouvez être convertie, je l'ignore ; mais il me semble que vous regardez avec vos yeux comme les autres femmes.

BÉATRICE.

Quelle est donc l'allure à laquelle tu as mis ta langue ?

MARGUERITE.

Ce n'est pas un faux galop.

RENTRE URSULE.

URSULE.

Dépêchez-vous, madame, le prince, le comte, le signor Bénédict, don Juan et tous les galants de la ville, sont arrivés pour vous mener à l'église.

HÉRO.

Aidez-moi à m'habiller, bonne cousine, bonne Margot, bonne Ursule.

Elles sortent.

SCÈNE X.

[UNE SALLE DANS LE PALAIS.]

ENTRENT LÉONATO, DOGBERRY ET VERGÈS.

LÉONATO, À DOGBERRY.

Que me voulez-vous, honnête voisin ?

DOGBERRY.

Corbleu, monsieur, je voudrais vous faire part d'une affaire qui vous concerne.

LÉONATO.

Soyez bref, je vous prie : car vous voyez que je suis pressé.

DOGBERRY.

Corbleu, c'est vrai, monsieur.

VERGÈS.

Oui, c'est parfaitement vrai, Monsieur.

LÉONATO.

De quoi s'agit-il, mes bons amis ?

DOGBERRY.

Le bonhomme Vergès, monsieur, s'écarte un peu du sujet : c'est un vieillard, monsieur, et son esprit n'est pas aussi obtus que je le voudrais,

Dieu le sait ; mais, en vérité, il est honnête comme la peau qui est entre ses sourcils.

VERGÈS.

Oui, Dieu merci, je suis aussi honnête que tout homme vivant, j'entends tout homme aussi vieux et pas plus honnête que moi.

DOGBERRY.

La comparaison est rance : palabras, voisin Vergès.

LÉONATO.

Voisins, vous êtes fastidieux.

DOGBERRY.

Votre seigneurie est bien bonne de le dire, mais nous ne sommes que de pauvres employés du duc. Ah ! que n'ai-je tout le faste d'un roi ! C'est surtout en votre faveur que je voudrais être fastidieux.

LÉONATO.

Fastidieux en ma faveur ! Ah !

DOGBERRY.

Oui ! que ne le suis-je mille fois plus ! Car j'en ai entendu de belles sur le compte de votre seigneurie ; et, tout pauvre que je suis, cela me rend heureux.

VERGÈS.

Et moi aussi.

LÉONATO.

Je voudrais bien savoir ce que vous avez à me dire.

VERGÈS.

Corbleu, monsieur, notre patrouille a arrêté cette nuit les deux plus fieffés coquins de tout Messine, sauf votre révérence.

DOGBERRY.

Excusez le bonhomme, monsieur : il veut absolument parler ; comme on dit, l'esprit s'en va quand vient l'âge. Dieu me pardonne, il faut le voir pour le croire... Bien dit, voisin Vergès... Après tout, Dieu est un bon homme : quand deux hommes montent sur un cheval, il doit y en avoir un en arrière.

C'est une âme honnête, allez, Monsieur : une des meilleures, sur ma parole, qui ait jamais rompu le pain ; mais Dieu doit être adoré en tout. Tous les hommes ne sont pas pareils. Hélas ! ce cher voisin !

LÉONATO.

En vérité, voisin, il n'est pas de votre calibre.

DOGBERRY.

Dieu dispose de ses dons.

LÉONATO.

Il faut que je vous quitte.

DOGBERRY.

Un mot seulement, monsieur. Notre patrouille, monsieur, a, en effet, appréhendé deux personnes équivoques, et nous voudrions qu'elles fussent examinées ce matin devant votre seigneurie.

LÉONATO.

Examinez-les vous-même et apportez-moi le procès-verbal. Je suis fort pressé en ce moment, vous le voyez bien.

DOGBERRY.

Oui, cela sera suffisant.

LÉONATO.

Buvez une rasade avant de vous en aller. Adieu.

ENTRE UN MESSENGER.

LE MESSENGER, À LÉONATO.

Monseigneur, vous êtes attendu pour donner votre fille à son mari.

LÉONATO.

J'y vais ; me voici prêt.

Léonato sort avec le messenger.

DOGBERRY.

Allez, mon bon collègue, allez trouver François Charbondemer, et dites-lui d'apporter sa plume et son écritoire : nous allons procéder à l'examen de ces hommes.

VERGÈS.

Et nous devons le faire habilement.

DOGBERRY.

Nous n'épargnerons pas l'adresse, je vous le garantis ; j'ai là

Ils sortent.

SCÈNE XI.

[L'INTÉRIEUR D'UNE ÉGLISE.]

ENTRENT DON PEDRO, DON JUAN, LÉONATO, UN MOINE, CLAUDIO, BÉNÉDICT, HÉRO
ET BÉATRICE, SUIVIS DE LA FOULE DES INVITÉS.

LÉONATO, AU MOINE.

Allons, frère Francis, soyez bref : tenez-vous-en à la formule de mariage la plus simple, et vous énumérerez ensuite les devoirs mutuels des époux.

LE MOINE, À CLAUDIO.

Vous venez ici, monseigneur, pour vous marier avec madame ?

CLAUDIO.

Non.

LÉONATO.

Il vient pour être marié avec elle, et c'est vous qui venez pour le marier.

LE MOINE, À HÉRO.

Madame, vous venez ici pour être mariée au comte ?

HÉRO.

Oui.

LE MOINE.

Si l'un de vous deux connaît quelque secret empêchement à cette union, je vous somme, sur le salut de vos âmes, de le révéler.

CLAUDIO.

En connaissez-vous, Héro ?

HÉRO.

Aucun, monseigneur.

LE MOINE.

En connaissez-vous, comte ?

LÉONATO.

J'ose répondre pour lui : aucun.

CLAUDIO.

Oh ! que n'osent pas faire les hommes ! Que ne peuvent-ils faire ! que ne font-ils pas journellement, sans savoir ce qu'ils font !

BÉNÉDICT, à CLAUDIO.

Eh quoi ! des exclamations ! Mêlez-y du moins les cris de la joie, ah ! ah ! hé ! hé !

CLAUDIO.

— Arrête un peu, moine...

Permettez, mon père, — est-ce librement, spontanément, — que vous consentez à me donner votre fille ?

LÉONATO.

— Aussi spontanément, mon fils, que Dieu me l'a donnée.

CLAUDIO.

— Et que puis-je vous donner en retour — qui équivaille à un don si riche et si précieux ?

DON PEDRO.

— Rien, à moins que vous ne la lui rendiez.

CLAUDIO, à DON PEDRO.

— Doux prince, vous m’enseignez une noble gratitude... — Tenez, Léonato, reprenez-la ; — ne donnez pas à un ami cette orange pourrie. — Elle n’a que le dehors et les semblants de l’honneur. — Regardez ! la voici qui rougit comme une vierge ! — Oh ! quelle autorité, quelle apparence de candeur — le vice perfide peut revêtir ! — Ce sang ne vient-il pas, comme un pudique témoin, — déposer de son innocence ? Vous tous qui la voyez, — ne jureriez-vous pas qu’elle est vierge, — d’après ces indices extérieurs ? Eh bien, elle ne l’est pas ! — Elle connaît la chaleur d’un lit luxurieux ! — Sa rougeur est celle de la honte, et non de la pudeur !

LÉONATO.

— Que prétendez-vous, comte ?

CLAUDIO.

Ne pas être marié, — ne pas lier mon âme à une impure avérée !

LÉONATO.

— Cher seigneur, si, la mettant vous-même à l’épreuve, — vous avez vaincu les résistances de sa jeunesse, — et triomphé de sa virginité...

CLAUDIO.

— Je vous comprends. Si je l’ai connue, — allez-vous dire, c’est comme son mari qu’elle m’a eu dans ses bras, — et vous excuserez cette anticipation vénielle ! — Non, Léonato, — je ne l’ai jamais tentée par un propos trop libre : — je lui ai toujours montré, comme un frère à sa sœur, — un dévouement timide, une décente affection.

HÉRO.

— Vous ai-je donc jamais semblé animée d’autres sentiments ?

CLAUDIO.

— À bas les semblants ! je veux les dénoncer : — vous me semblez telle que Diane dans sa sphère, — aussi chaste qu'un bouton de fleur non-épanoui encore ; — mais vous avez plus de fureurs dans votre sang — que Vénus ou que ces bêtes repues — que met en rut une sensualité sauvage.

HÉRO.

— Monseigneur est-il malade pour divaguer ainsi ?

LÉONATO, À DON PEDRO.

— Doux prince, pourquoi ne parlez-vous pas ?

DON PEDRO.

Que pourrais-je dire ? — je suis déshonoré, moi qui me suis entremis — pour unir mon plus cher ami à une fille publique.

LÉONATO.

— De telles paroles sont-elles réelles, ou est-ce que je rêve ?

DON JUAN.

— Elles sont réelles, monsieur, et elles sont justes.

BÉNÉDICT.

— Ceci ne ressemble pas à des noces.

HÉRO.

Justes ! Mon Dieu !

CLAUDIO.

— Léonato, est-ce bien moi qui suis ici ? — Est-ce là le prince ? Est-ce là le frère du prince ? — Est-ce là le visage d'Héro ! Nos yeux sont-ils bien nos yeux ?

LÉONATO.

— Tout cela est comme vous dites. Eh bien, après, monseigneur ?

CLAUDIO.

— Laissez-moi faire une seule question à votre fille ; — et, au nom de ce pouvoir paternel que la nature — vous donne sur elle, sommez-la de répondre la vérité.

LÉONATO, À HÉRO.

— Je te l'ordonne, comme à mon enfant.

HÉRO.

— Oh ! Dieu me protège ! Suis-je assez obsédée ? — Que me voulez-vous avec cet interrogatoire ?

CLAUDIO.

— Vous faire répondre à votre vrai nom.

HÉRO.

— Ce nom n'est-il pas Héro ? Qui donc pourrait le flétrir — d'un juste reproche ?

CLAUDIO.

Héro le peut, morbleu ! — Héro elle-même peut flétrir la vertu d'Héro. — Quel est donc l'homme qui causait avec vous hier soir — à votre fenêtre, entre minuit et une heure ? — Si vous êtes vierge, répondez la vérité.

HÉRO.

— Je n'ai parlé à aucun homme, à cette heure-là, monseigneur.

DON PEDRO.

— Ah ! vous êtes sans pudeur !... Léonato, — je suis désolé d'avoir à vous le dire : sur mon honneur, — nous l'avons vue, moi, mon frère et ce comte outragé, — nous l'avons entendue, la nuit dernière, — causer à sa fenêtre avec un ruffian — qui a lui-même, comme un cynique scélérat, — fait l'aveu des infâmes rendez-vous qu'ils ont eus — mille fois en secret.

DON JUAN.

Fi ! fi ! ce sont des choses sans nom, monseigneur, dont on ne doit pas parler : la langue n'est pas assez chaste — pour pouvoir les révéler sans scandale. Vraiment, jolie femme, — ton inconduite me fait peine.

CLAUDIO.

Ô Héro ! quelle héroïne tu eusses été, — si la moitié seulement de tes grâces extérieures avait ennobli — tes pensées et les inspirations de ton cœur !... — Mais adieu ! adieu, toi, si affreuse et si belle ! adieu, — pure impiété, pureté impie ! — Pour toi, je fermerai désormais toutes les portes de l'amour ; — le soupçon flottera sur mes paupières — pour changer toute beauté en symbole du mal, — et lui ôter la grâce.

LÉONATO.

— Personne n'a-t-il ici un poignard qui ait une pointe pour moi ?

Héro s'évanouit.

BÉATRICE.

— Qu'avez-vous donc, cousine ? Vous ne vous soutenez plus !

DON JUAN.

— Venez, partons ; toutes ces révélations — ont accablé ses esprits.

Don Pedro, don Juan et Claudio sortent.

BÉNÉDICT.

Comment est-elle ?

BÉATRICE.

— Morte, je crois... Du secours, mon oncle !... — Héro ! eh bien, Héro !... Mon oncle !... Signor Bénédicte !... Mon père !

LÉONATO.

— Ô fatalité ! ne retire pas ta main pesante. — La mort est pour sa honte le meilleur voile — qui se puisse souhaiter.

BÉATRICE.

Eh bien, cousine ! Héro !

LE MOINE.

— Du courage, madame !

LÉONATO.

Quoi ! tu rouvres les yeux ?

LE MOINE.

Oui ; pourquoi pas ?

LÉONATO.

— Pourquoi pas ? Est-ce que tout sur la terre — ne crie pas : anathème sur elle ? Pourrait-elle contester — le récit imprimé dans le sang de ses joues ? — Ah ! ne vis pas, Héro ; n'ouvre pas les paupières : — car, si je croyais que tu ne vas pas bientôt mourir, — si je croyais ton souffle plus fort que ta honte, — je viendrais moi-même, à l'arrière-garde de tes remords, — porter le dernier coup à ta vie. Et moi qui me plaignais de n'avoir qu'un enfant ! — Moi qui grondais la nature de sa parcimonie ! — Oh ! tu étais déjà de trop, fille unique ! Pourquoi t'ai-je eue ? — Pourquoi as-tu toujours été adorable à mes yeux ? — Que n'ai-je plutôt, d'une main charitable, — ramassé à ma porte la fille d'un mendiant ? — En la voyant ainsi salie et tout éclaboussée d'infamie, — j'aurais pu dire : « Elle

n'est point une partie de moi-même ; — c'est d'entrailles inconnues que sort toute cette honte. » — Mais ma fille, ma fille que j'aimais ! ma fille que je vantais ! — ma fille dont j'étais si fier, et qui était tellement mienne, — que, ne m'appartenant plus moi-même à moi-même, — je n'estimais plus qu'elle ! Ah ! c'est ma fille ! c'est elle qui est tombée — dans ce borbier ! en sorte que la vaste mer — n'a pas assez de gouttes pour la laver, — ni assez de sel pour rendre la pureté — à sa chair souillée !...

BÉNÉDICT.

Monsieur ! Monsieur ! du calme ! Pour ma part, je suis tellement envahi par la surprise — que je ne sais que dire.

BÉATRICE.

— Oh ! sur mon âme ma cousine est calomniée !

BÉNÉDICT.

— Madame, étiez-vous sa compagne de lit, la nuit dernière !

BÉATRICE.

— Non, vraiment non : c'est la seule nuit, — depuis un an, où je n'aie pas partagé son lit.

LÉONATO.

— Tout se confirme ! Tout se confirme ! Encore un étau — à ce qui déjà était soutenu par des barreaux de fer ! — Les deux princes mentiraient-ils ? Et Claudio, mentirait-il ? — Lui qui l'aimait tant, qu'en parlant de ses impuretés, — il les lavait de ses larmes ! Éloignons-nous d'elle, laissons-la mourir !

LE MOINE.

— Écoutez-moi un peu. — Si j'ai été silencieux jusqu'ici — et si j'ai laissé les choses suivre leur cours, — c'était pour observer cette jeune fille : j'ai vu — mille fois la rougeur apparaître brusquement — sur son visage, et par un effet de la honte innocente, — faire place mille fois à une angélique blancheur ; — son regard faisait jaillir la flamme, — comme pour brûler les soupçons que les deux princes jetaient — sur sa candeur virginale... Traitez-moi de fou, — moquez-vous de mes interprétations et de mes remarques — que garantit avec le sceau de l'expérience — la teneur du livre que j'ai étudié ; moquez-vous de mon âge, — de ma dignité, de mon ministère, de ma profession sacrée, — s'il n'est pas vrai que cette suave jeune fille est l'innocente victime — de quelque erreur poignante.

LÉONATO.

Frère, cela ne peut être. — Tu vois que la seule pudeur qui lui reste — est de ne pas vouloir ajouter à sa damnation — le péché du parjure. Elle ne nie rien : — pourquoi donc cherches-tu à couvrir d'excuses — la vérité qui apparaît franchement nue ?

LE MOINE, À HÉRO.

— Madame, quel est l'homme dont on vous accuse ?

HÉRO.

— Ils le connaissent, ceux qui m'accusent. — Si je connais d'un seul homme vivant rien de plus — que ce qu'autorise la chasteté virginale — que la pitié soit refusée à tous mes péchés !... Ô mon père, — prouvez qu'un homme s'est entretenu avec moi — à des heures indues, ou que, la nuit dernière, — j'ai échangé des paroles avec aucune créature ; — et alors reniez-moi, haïssez-moi, torturez-moi à mort.

LE MOINE.

— Ces seigneurs auront fait quelque étrange méprise.

BÉNÉDICT.

— Deux d'entre eux ont toute la droiture de l'honneur ; — et si leur sagesse a été égarée cette fois, — c'est l'œuvre de Juan le bâtard, — dont l'esprit s'acharne à tramer des infamies.

LÉONATO.

— Je n'en sais rien. S'ils ont dit vrai sur elle, — ces mains la déchirent ; mais, s'ils outragent son honneur, — le plus fier d'entre eux aura de mes nouvelles. — Le temps n'a pas encore desséché mon sang ; — l'âge, dévoré mon intelligence ; la fortune, épuisé mes ressources ; — ma méchante vie, éloigné de moi les amis, à ce point que je ne puisse retrouver, éveillés pour une telle cause, — un bras fort, un esprit sagace, — des moyens féconds et des amis d'élite, — qui m'acquittent pleinement envers eux.

LE MOINE.

Arrêtez un moment ; — laissez-vous diriger par mes conseils. — Les princes ont laissé ici votre fille pour morte ; — qu'elle reste quelque temps secrètement enfermée, — et publiez qu'elle est morte en réalité ; — gardez un deuil d'apparat, — couvrez votre vieux monument de famille — d'épitaphes, et observez tous les rites — qui conviennent aux funérailles.

LÉONATO.

— Et qu'en adviendra-t-il ? À quoi ceci servira-t-il ?

LE MOINE.

— D'abord ceci, bien mené, devra, à l'égard de votre fille, — changer la calomnie en remords ; c'est déjà un bien ; — mais l'étrange expédient que j'imagine — enfantera, je l'espère, de plus grands résultats. — Censée morte, grâce à nos affirmations, — au moment même où elle était accusée, — elle sera pleurée, plainte, excusée — par tous ; en effet, il arrive

toujours — que nous n'estimons pas un bien à sa juste valeur, — tant que nous en jouissons ; mais, dès qu'il nous manque, dès qu'il est perdu, — ah ! alors nous en exagérons la valeur ; alors nous lui découvrons — le mérite qu'il ne voulait pas nous montrer, — quand il était à nous. C'est ce qui arrivera à Claudio : — lorsqu'il saura que ses paroles l'ont tuée, — l'idée d'Héro vivante se glissera doucement — dans le laboratoire de son imagination, — tous les organes d'une existence si gracieuse — apparaîtront aux yeux de son âme, — plus splendides de forme, plus délicatement touchants, plus vivants même — que lorsqu'elle vivait en réalité... Alors il se désolera, — si jamais l'amour a eu prise sur son foie, — et il regrettera de l'avoir accusée, — oui, l'accusation lui parût-elle juste ! — Faites ce que je dis, et ne doutez pas que l'avenir — n'arrange mieux le dénouement — que je ne puis le faire par mes conjectures. — Mais, quand même ce but ne serait pas atteint, — du moins la mort supposée de votre fille — éteindra le scandale de son infamie : — et, cet espoir même fût-il déçu, vous pourriez toujours — (ce serait le meilleur remède à sa réputation blessée) — la cacher dans une existence recluse et religieuse, — à l'abri de tout regard, de toute langue, de tout souvenir et de tout affront !

BÉNÉDICT.

— Signor Léonato, laissez-vous convaincre par ce moine. — Quelque intime, vous le savez, que soit l'amitié qui me lie au prince et à Claudio, — je jure sur l'honneur d'agir ici avec vous — aussi discrètement, aussi loyalement que votre âme — avec votre corps.

LÉONATO.

Au milieu de la douleur où je flotte, — le moindre fil peut me conduire.

LE MOINE.

— C'est donc chose convenue. Maintenant partons. — À des maux étranges on applique d'étranges remèdes...

— Venez, madame, venez mourir pour vivre ; ces noces — ne sont peut-être que différées ; prenez patience, et résignez-vous. —

Le moine, Héro et Léonato sortent.

BÉNÉDICT.

Avez-vous pleuré tout ce temps, madame Béatrice ?

BÉATRICE.

Oui, et je pleurerai longtemps encore.

BÉNÉDICT.

Ce n'est pas ce que je désire.

BÉATRICE.

Qu'importe ? C'est spontanément que je pleure.

BÉNÉDICT.

Je crois, en vérité, qu'on diffame votre cousine.

BÉATRICE.

Ah ! combien il mériterait de moi, l'homme qui lui obtiendrait réparation !

BÉNÉDICT.

Ya-t-il un moyen de vous donner cette preuve d'amitié ?

BÉATRICE.

Le moyen, un moyen bien simple, existe, mais non l'ami.

BÉNÉDICT.

Un homme peut faire cela ?

BÉATRICE.

C'est l'office d'un homme, mais non le vôtre.

BÉNÉDICT.

Je n'aime rien au monde autant que vous : n'est-ce pas étrange ?

BÉATRICE.

Aussi étrange que peut l'être ce que j'ignore. Il me serait aussi facile de vous dire que je n'aime rien autant que vous, mais ne me croyez pas... Et pourtant je ne mens pas. Je n'avoue rien et je ne nie rien... Je suis désolée pour ma cousine.

BÉNÉDICT.

Par mon épée, Béatrice, tu m'aimes.

BÉATRICE.

Ne jurez pas par elle et avalez-la.

BÉNÉDICT.

Je veux jurer par elle que vous m'aimez ; et je veux la faire avaler à qui dira que je ne vous aime pas.

BÉATRICE.

Et vous ne voulez pas avaler votre parole ?

BÉNÉDICT.

Non, quelque sauce qu'on puisse imaginer. Je déclare que je t'aime...

BÉATRICE.

Oh ! alors, que Dieu me pardonne !

BÉNÉDICT.

Quelle offense, suave Béatrice ?

BÉATRICE.

Vous m'avez interrompue au bon moment : j'allais déclarer... que je vous aime.

BÉNÉDICT.

Et déclarez-le de tout votre cœur.

BÉATRICE.

Je vous aime avec tant de cœur qu'il ne m'en reste plus pour le déclarer.

BÉNÉDICT.

Allons, dis-moi de faire quelque chose pour toi.

BÉATRICE.

Tuez Claudio !

BÉNÉDICT.

Ah ! pas pour le monde entier !

BÉATRICE.

Vous me tuez par ce refus. Adieu.

BÉNÉDICT.

Arrête, ma douce Béatrice !

BÉATRICE.

J'ai beau être ici, je suis déjà partie... Il n'y a pas d'amour en vous... Voyons, je vous en prie, laissez-moi partir.

BÉNÉDICT.

Béatrice !

BÉATRICE.

En vérité, je veux partir.

BÉNÉDICT.

Soyons amis d'abord.

BÉATRICE.

L'audace vous est plus facile pour être mon ami que pour vous battre avec mon ennemi.

BÉNÉDICT.

Est-ce que Claudio est ton ennemi ?

BÉATRICE.

N'a-t-il pas prouvé qu'il est le plus grand des scélérats, celui qui a calomnié, insulté, déshonoré ma parente ?... Oh ! si j'étais un homme !... Quoi ! lui offrir la main jusqu'au moment où les mains vont se joindre, et alors surgir avec une accusation publique, avec un scandale éclatant, avec une rancune effrénée !... Mon Dieu, si j'étais un homme, je lui mangerais le cœur sur la place du marché !

BÉNÉDICT.

Écoute-moi, Béatrice...

BÉATRICE.

Elle, parler avec un homme à sa fenêtre ! La belle histoire !

BÉNÉDICT.

Mais voyons, Béatrice...

BÉATRICE.

Cette chère Héro !... elle est diffamée, elle est calomniée, elle est perdue !

BÉNÉDICT.

Béat...

BÉATRICE.

Eux, princes et comtes ! Vraiment, voilà une accusation princière ! un magnifique comte ! le beau comte confit ! un galant fort mielleux à coup sûr ! Oh ! pour l'amour de lui, si j'étais un homme ! Si du moins j'avais un ami qui voulût être un homme pour l'amour de moi !... Mais la virilité s'est fondue en courtoisies, la valeur en compliments, et les hommes ne sont plus que des langues, et des langues dorées, comme vous voyez ! Aujourd'hui, pour être aussi vaillant qu'Hercule, il suffit de dire un mensonge et de le jurer ! À force de désir je ne puis pas être homme, je mourrai donc femme à force de douleur.

BÉNÉDICT.

Arrête, ma bonne Béatrice : par ce bras, je t'aime.

BÉATRICE.

Employez-le pour l'amour de moi à autre chose qu'un serment.

BÉNÉDICT.

Croyez-vous en votre âme que le comte Claudio ait calomnié Héro ?

BÉATRICE.

Oui, aussi vrai que j'ai une âme et une pensée.

BÉNÉDICT.

Il suffit. Je suis engagé... Je vais le provoquer. Je baise votre main et je vous quitte. Par ce bras, Claudio me rendra un compte cher : attendez de mes nouvelles pour me juger. Allez consoler votre cousine. Il faut que je dise qu'elle est morte. Et maintenant, adieu !

Ils sortent.

SCÈNE XII.

[UNE GEÔLE.]

ENTRENT DOGBERRY, VERGÈS ET LE SACRISTAIN, EN GRANDES ROBES ; PUIS BORACHIO
ET CONRAD, AMENÉS PAR LE GUET.

DOGBERRY.

La dissemblée est-elle au complet ?

VERGÈS.

Ah ! un tabouret et un coussin pour le sacristain !

LE SACRISTAIN.

Où sont les malfaiteurs !

DOGBERRY.

Nous voici, moi et mon collègue.

VERGÉS.

Oui, c'est certain ; prêts à examiner l'exhibition.

LE SACRISTAIN.

Mais où donc sont les délinquants qui doivent être examinés ? Qu'ils comparaissent devant monsieur le constable.

DOGBERRY.

Oui, qu'ils comparaissent devant moi.

Les deux prévenus s'avancent.

Quel est votre nom, l'ami ?

BORACHIO.

Borachio.

DOGBERRY, AU SACRISTAIN.

Écrivez, je vous prie, Borachio...

Et le vôtre, maraud ?

CONRAD.

Je suis un gentilhomme, monsieur, et mon nom est Conrad.

DOGBERRY.

Écrivez monsieur le gentilhomme Conrad... Servez-vous Dieu, mes maîtres ?

CONRAD ET BORACHIO.

Oui, monsieur, nous l'espérons bien.

DOGBERRY.

Écrivez qu'ils espèrent bien servir Dieu, et écrivez Dieu d'abord : car à Dieu ne plaise que Dieu ne passe pas avant de pareils coquins !... Mes maîtres, il est déjà prouvé que vous êtes, à peu de chose près, de faux fripons ; et bientôt on sera sur le point de le croire. Qu'avez-vous à répondre pour vous-mêmes ?

CONRAD.

Pardieu, monsieur, que nous n'en sommes pas.

DOGBERRY.

Voilà un gaillard merveilleusement malin, je vous assure ; mais je vais m'occuper de lui tout à l'heure.

Venez ici, drôle : un mot dans votre oreille, Monsieur : je vous dis qu'on croit que vous êtes de faux coquins.

BORACHIO.

Monsieur, je vous dis que nous n'en sommes pas.

DOGBERRY.

C'est bien, rangez-vous... Devant Dieu, voilà deux imposteurs.

Avez-vous écrit que ce n'en sont pas.

LE SACRISTAIN.

Maître constable, vous ne suivez pas la bonne voie pour une instruction : vous devriez faire comparaître les hommes du guet, qui sont les accusateurs.

DOGBERRY.

Oui, morbleu, c'est la voie la plus expéditive. Que les hommes du guet comparaissent.

Les watchmen se rangent devant le tribunal.

Mes maîtres, je vous somme, au nom du prince, d'accuser ces hommes.

PREMIER WATCHMAN.

Cet homme a dit, monsieur, que don Juan, le frère du prince, était un coquin.

DOGBERRY.

Écrivez le prince don Juan un coquin... Appeler coquin le frère d'un prince, c'est un parjure clair !

BORACHIO.

Maître constable...

DOGBERRY.

Silence, je t'en prie, l'ami ! je n'aime pas ta mine, je te le promets.

LE SACRISTAIN, AUX GUETTEURS DE NUIT.

Que lui avez-vous entendu dire ensuite ?

DEUXIÈME WATCHMAN.

Morbleu, qu'il avait reçu mille ducats de don Juan pour accuser injustement madame Héro.

DOGBERRY.

C'est le plus clair brigandage qui ait jamais été commis.

VERGÈS.

Oui, par la messe !

LE SACRISTAIN.

Et quoi encore, camarade ?

PREMIER WATCHMAN.

Ah ! que le comte Claudio, croyant à ses paroles, avait résolu de flétrir Héro devant toute l'assemblée et de ne pas l'épouser.

DOGBERRY.

Ah ! coquin ! tu seras condamné pour ça à la rédemption éternelle !

LE SACRISTAIN.

Quoi encore ?

DEUXIÈME WATCHMAN.

C'est tout.

LE SACRISTAIN, AUX DEUX PRISONNIERS.

Et c'est plus, mes maîtres, que vous n'en pouvez nier. Le prince Juan s'est évadé secrètement ce matin. Héro a été accusée ainsi, refusée ainsi, et elle est morte de douleur subitement... Maître constable, ordonnez qu'on attache ces hommes et qu'on les mène à Léonato : je vais prendre les devants et lui montrer l'interrogatoire.

Il sort.

DOGBERRY.

Allons ! qu'on les garotte !

VERGÈS.

Qu'on leur lie les mains !

CONRAD, SE DÉBATTANT CONTRE UN CONSTABLE.

Arrière, faquin !

DOGBERRY.

Dieu me pardonne ! où est le sacristain ? Qu'il écrive que l'officier du prince est un faquin. Allons, qu'on les attache... méchant varlet !

CONRAD.

Foin ! Vous êtes un âne ! vous êtes un âne !

DOGBERRY.

Est-ce ainsi que tu suspectes ma dignité ? que tu suspectes ma vieillesse ?... Oh ! que l'autre n'est-il ici pour m'inscrire comme âne ? Ça, messieurs, souvenez-vous que je suis un âne ; quoique ce ne soit pas écrit, n'oubliez pas au moins que je suis un âne !... Non, coquin, c'est toi qui es un monstre de piété, ainsi qu'on te le prouvera par de bons témoignages. Je suis, moi, un sage compagnon, et, qui plus est, un fonctionnaire, et, qui plus est, père de famille, et, qui plus est, le plus joli morceau de chair qui existe à Messine ; un homme qui connaît les lois, vois-tu ! et qui est assez riche, vois-tu ! un gaillard qui a fait des pertes, ce qui ne l'empêche pas d'avoir deux robes et de ne porter que du beau !... Emmenez-le !... Ah ! que ne suis-je inscrit comme âne !

Tous sortent.

SCÈNE XIII.

[DANS LE PALAIS.]

ENTRENT LÉONATO ET ANTONIO.

ANTONIO.

— Si vous continuez ainsi, vous vous tuerez : — il n'est pas sage de seconder ainsi la douleur — contre vous-même.

LÉONATO.

Je t'en prie, épargne-moi tes conseils — qui tombent dans mon oreille sans plus de profit — que de l'eau dans un crible. Ne me donne plus de conseil ; — qu'aucun consolateur n'essaie de charmer mon oreille, — si ses souffrances ne sont pas conformes aux miennes ! — Amène-moi un homme ayant aimé autant que moi son enfant, — et dont la joie paternelle ait été brisée comme la mienne, — puis dis-lui de parler de patience. — Mesure son mal à la longueur et à la largeur du mien ; — qu'il y réponde effort pour effort, — détail pour détail, douleur pour douleur ; — qu'il ait mêmes linéaments, mêmes ramifications, même aspect, même forme ! — Si un tel homme peut sourire et se caresser la barbe, — dire au

chagrin : Décampe, et crier hem ! au lieu de sangloter, — s'il peut raccommoder sa douleur avec des proverbes et soûler son infortune — en compagnie de brûleurs de chandelle, amène-le-moi, — et je gagnerai de lui la patience. — Mais un tel homme n'existe pas. Vois-tu, frère, les gens — peuvent donner des conseils et parler de calme à une douleur — qu'ils ne ressentent pas ; mais, dès qu'ils l'éprouvent eux-mêmes, — vite elle se change en passion, cette sagesse qui — prétendait donner à la rage une médecine de préceptes, — enchaîner la folie furieuse avec un fil de soie, — charmer l'angoisse avec du vent et l'agonie avec des mots ! — Non ! non ! c'est le métier de tout homme de parler de patience — à ceux qui se tordent sous le poids de la souffrance ; — mais nul n'a la vertu ni le pouvoir — d'être si moral, quand il endure — lui-même la pareille. Donc ne me donne plus de conseils : — ma douleur crie plus fort que les maximes.

ANTONIO.

— Ainsi les hommes ne diffèrent en rien des enfants ?

LÉONATO.

— Paix, je te prie ! je veux être de chair et de sang : — il n'y a jamais eu de philosophe — qui ait pu endurer avec patience le mal de dents, — bien que tous aient écrit dans le style des dieux, — et fait la nique à l'accident et à la souffrance.

ANTONIO.

— Au moins ne faites pas peser sur vous-même toute la douleur ; — faites souffrir aussi ceux qui vous offensent.

LÉONATO.

— Pour cela, tu as raison ; c'est juste, je vais le faire. — Mon âme me dit qu'Héro est calomniée ; — c'est ce que j'apprendrai à Claudio, et au prince, — et à tous ceux qui la déshonorent.

ANTONIO.

— Voici le prince et Claudio qui viennent à grands pas.

DON PEDRO ET CLAUDIO ENTRENT PRÉCIPITAMMENT.

DON PEDRO.

— Bonsoir ! bonsoir !

CLAUDIO.

Salut à vous deux !

LÉONATO.

— Un mot, messeigneurs.

DON PEDRO.

Nous sommes un peu pressés, Léonato.

LÉONATO.

— Un peu pressés, monseigneur ?... soit, adieu, monseigneur ! —
Êtes-vous à ce point pressés ? Soit, cela m'est égal.

DON PEDRO.

— Voyons, ne nous cherchez pas querelle, bon vieillard.

ANTONIO.

— S'il pouvait obtenir satisfaction par une querelle, — il y en aurait
parmi nous de couchés un peu bas.

CLAUDIO.

Et qui donc l'offense ?

LÉONATO, À CLAUDIO.

— Morbleu, c'est toi qui m'offenses, toi, imposteur, toi !... — Va, ne mets pas ta main à ton épée, — je ne te crains pas.

CLAUDIO.

Morbleu, maudite ma main, — si elle donnait à votre âge un tel motif de crainte ! — En vérité, ma main n'avait pas affaire à mon épée.

LÉONATO.

— Bah ! bah ! l'ami ! ne raillez pas, ne vous moquez pas de moi ; — je ne parle pas comme un radoteur ou comme un niais, — pour me vanter, sous le privilège de l'âge, — de ce que j'ai fait étant jeune et de ce que je ferais — si je n'étais pas vieux... Apprends-le sur ta tête, Claudio, tu as outragé mon innocente enfant, tu m'as outragé — à ce point que je suis forcé de laisser là le respect de moi-même : — sous mes cheveux gris, sous le poids écrasant des années, — je te provoque à l'épreuve d'un homme. — Je dis que tu as outragé ma fille innocente ; — ta calomnie lui a percé le cœur, — et elle gît ensevelie avec ses ancêtres, — hélas ! dans une tombe où nul déshonneur ne dort jamais, — excepté le sien, œuvre de ton infamie !

CLAUDIO.

— Mon infamie !

LÉONATO.

Ton infamie, Claudio, la tienne, dis-je !

DON PEDRO.

Vous ne dites pas vrai, vieillard.

LÉONATO.

Monseigneur ! monseigneur ! — je le prouverai sur son corps, s'il ne recule pas, — en dépit de son adresse et de sa pratique active de l'es-

crime, — malgré sa jeunesse de mai et la floraison de sa vigueur.

CLAUDIO.

— Arrière ! je ne veux pas avoir affaire à vous !

LÉONATO.

— Est-ce que tu peux me repousser ainsi ? tu as tué mon enfant : — si tu me tues, enfant, tu tueras un homme.

ANTONIO.

— Alors il en tuera deux, deux hommes vraiment. — Mais peu importe ! Qu'il en tue d'abord un ! — Qu'il commence par me vaincre et par m'anéantir ! qu'il me rende raison !

— Allons, suivez-moi, marmouset ! allons, messire marmouset, allons, suivez-moi. — Je vous ferai rompre à coups de fouet, mon petit es-crimieur : — oui, foi de gentilhomme, je m'y engage.

LÉONATO.

— Mon frère !

ANTONIO.

— Soyez calme... Dieu sait combien j'aimais ma nièce ; — et elle est morte ! elle a été calomniée à mort par des misérables — qui sont aussi hardis à rendre raison à un homme — que je le serais à prendre un serpent par la langue ; — des moutards, des magots, des fanfarons, des Jeannots, des soupes au lait !

LÉONATO.

Frère ! Antony...

ANTONIO.

— Restez donc calme. Ah ! mon cher, je les connais bien ; — ce qu'ils pèsent, je le sais jusqu'au dernier scrupule ; — des tapageurs, des braves, de petits singes à la mode, — qui mentent, et cajolent, et raillent, et souillent, et calomnient, — grotesques ambulants qui affectent des airs terribles, — et qui disent en une demi-douzaine de mots dangereux — tout le mal qu'ils pourraient faire à leurs ennemis, s'ils osaient ! — Voilà tout !

LÉONATO.

Mais, mon frère, Antony...

ANTONIO.

Allons, ceci me regarde seul ; — ne vous en mêlez pas, laissez-moi faire.

DON PEDRO.

— Messieurs, nous ne voulons pas irriter votre patience.

— Mon cœur est affligé de la mort de votre fille ; — mais, sur mon honneur, elle n'a été accusée de rien qui — ne fût vrai et parfaitement prouvé.

LÉONATO.

— Monseigneur ! Monseigneur !

DON PEDRO.

Je ne veux plus vous écouter.

LÉONATO.

Non ? — Allons, frère, partons ! Je veux être écouté, moi.

ANTONIO.

Et vous le serez, — ou il en cuira à plusieurs d'entre nous. —

Léonato et Antonio sortent.

ENTRE BÉNÉDICT.

DON PEDRO.

Voyez, voyez : voici l'homme que nous allions chercher.

CLAUDIO.

Eh bien, signor, quoi de nouveau ?

BÉNÉDICT, GRAVEMENT.

Bonjour, monseigneur.

DON PEDRO.

Salut, signor. Vous arrivez presque pour séparer presque des combattants.

CLAUDIO.

Nous avons failli avoir nos deux nez rompus par deux vieux hommes édentés.

DON PEDRO.

Léonato et son frère ! Qu'en dis-tu, Bénédicte ? Si nous nous étions battus, je doute que nous eussions été trop jeunes pour eux.

BÉNÉDICT.

Il n'y a pas de vraie valeur dans une querelle injuste. Je vous cherchais tous deux.

CLAUDIO.

Et nous, nous t'avons cherché partout : nous sommes en proie à une mélancolie opiniâtre, et nous voudrions la chasser. Veux-tu y employer

ton esprit ?

BÉNÉDICT.

Il est dans mon fourreau : dois-je l'en tirer ?

DON PEDRO.

Est-ce que tu portes ton esprit au côté ?

CLAUDIO.

C'est ce qui ne s'est jamais fait, quoique bien des gens aient l'esprit de travers. N'importe ! je veux voir la pointe du tien, et je ne te demande, comme à un ménestrel, qu'une pointe amusante.

DON PEDRO.

Foi d'honnête homme, il pâlit.

Es-tu malade ou furieux ?

CLAUDIO.

Allons ! du courage, l'ami ! Le chagrin a beau tuer un chat, tu as assez de fermeté pour tuer le chagrin.

BÉNÉDICT.

Monsieur, je riposterai à votre esprit sur le terrain, si vous pressez ainsi l'attaque... Choisissez, je vous prie, un autre sujet.

CLAUDIO.

Allons ! qu'on lui donne une autre lance ! celle-ci vient de se rompre.

DON PEDRO.

Sur ma parole, il change de plus en plus. Je crois qu'il est réellement furieux.

CLAUDIO.

S'il l'est, il sait comment retourner sa ceinture (25).

BÉNÉDICT.

Puis-je vous dire un mot à l'oreille ?

CLAUDIO.

Dieu me préserve d'un cartel !

BÉNÉDICT, BAS À CLAUDIO.

Vous êtes un misérable. Je ne plaisante pas. Je vous le prouverai comme vous vous voudrez, avec ce que vous voudrez et quand vous voudrez. Rendez-moi raison ou je déclarerai que vous êtes un lâche ; vous avez tué une femme charmante, sa mort doit retomber sur vous. Il faut que j'aie de vos nouvelles !

CLAUDIO, TOUT HAUT.

C'est bien, j'irai à votre rendez-vous, à condition que j'y trouverai bonne chère.

DON PEDRO.

Quoi ! un festin ? un festin ?

CLAUDIO.

Oui, ma foi, et je l'en remercie : il veut me régaler d'une tête de veau et d'un chapon ; si je ne les découpe pas très-galamment, dites que mon couteau ne vaut rien... Est-ce que je ne trouverai pas une bécasse aussi ?

BÉNÉDICT.

Monsieur, votre esprit va l'amble parfaitement ; il a l'allure aisée.

DON PEDRO, À BÉNÉDICT.

Je vais te répéter l'éloge que Béatrice faisait l'autre jour de ton esprit. Je disais que tu avais l'esprit fin ; c'est vrai, dit-elle, il l'a si mince... Non, disais-je, il a un esprit profond : c'est juste, dit-elle, il l'a si épais !... Nullement, disais-je, il a un bon esprit : c'est exact, dit-elle, il l'a si inoffensif !... Point ! disais-je, il a tant de raison ! C'est certain, dit-elle, il a tant de prudence !... Il possède plusieurs langues, disais-je... Ça, je le crois, dit-elle ; il m'a affirmé lundi soir ce qu'il m'a nié mardi matin : il a la langue double, il a deux langues... C'est ainsi qu'une heure durant, elle a travesti en détail toutes tes qualités ; pourtant, à la fin, elle a conclu, avec un soupir, que tu étais l'homme le plus accompli de l'Italie.

CLAUDIO.

Et elle en a pleuré de tout son cœur, en disant qu'elle ne s'en souciait pas.

DON PEDRO.

Oui, elle a dit cela ; mais je soutiens, en dépit de tout, que, si elle ne le hait pas mortellement, elle doit l'aimer follement. La fille du vieillard nous a tout dit.

CLAUDIO.

Tout, tout, et d'ailleurs, comme dit l'Écriture, Dieu le vit quand il était caché dans le jardin.

DON PEDRO.

Ah çà ! quand mettrons-nous les cornes du taureau sauvage sur la tête du sensible Bénédict ?

CLAUDIO.

Oui, avec cet écriteau au-dessous : Ici demeure Bénédict, l'homme marié.

BÉNÉDICT, À CLAUDIO.

Au revoir, enfant ! vous savez ce que je veux dire ; je vous laisse pour le moment à votre humeur causeuse : vous brisez les mots comme un fanfaron les lames, sans faire de mal, Dieu merci !

Monseigneur, je vous remercie de vos nombreuses courtoisies : je dois renoncer à votre compagnie : votre frère, le bâtard, s'est enfui de Messine ; vous avez, entre vous, tué une femme charmante et pure. Quant à monseigneur Sans-barbe que voilà, lui et moi, nous nous reverrons ; jusqu'alors, la paix soit avec lui !

Bénédict sort.

DON PEDRO.

Il parle sérieusement.

CLAUDIO.

Le plus sérieusement du monde : et c'est, j'en suis sûr, pour l'amour de Béatrice.

DON PEDRO.

Et il t'a provoqué ?

CLAUDIO.

Tout de bon.

DON PEDRO.

Quelle jolie créature que l'homme, quand il erre en pourpoint et en haut de chausses, sans avoir sa raison !

CLAUDIO.

Parfois, alors, comparé à un singe, c'est un géant ; mais parfois aussi, comparé à lui, un singe est un maître.

DON PEDRO.

C'est assez. Redevenons nous-même : reprend ton sang-froid, mon cœur, et soyons graves. N'a-t-il pas dit que mon frère était en fuite ?

ENTRENT DOGBERRY, VERGÈS ET LES WATCHMEN, CONDUISANT CONRAD ET BORACHIO.

DOGBERRY, À L'UN DES PRISONNIERS.

Avancez, monsieur : si la justice ne vous réprime pas, c'est qu'elle renonce à peser les raisins dans sa balance ; si une fois il est reconnu que vous êtes un maudit hypocrite, il faudra qu'on ait l'œil sur vous.

DON PEDRO.

Que vois-je ? Deux des gens de mon frère enchaînés ! Et Borachio, l'un d'eux !

CLAUDIO.

Informez-vous de leur délit, monseigneur.

DON PEDRO.

Officiers, quel délit ont commis ces hommes ?

DOGBERRY.

Morbleu, monsieur, ils ont commis un faux rapport ; en outre, ils ont dit des mensonges ; secondairement, ils sont des calomnies ; sixièmement enfin, ils ont diffamé une dame ; troisièmement, ils ont attesté des choses inexactes ; et pour conclure, ce sont de fieffés menteurs.

DON PEDRO.

Premièrement, je te demande ce qu'ils ont fait ; troisièmement je te demande quel est leur délit ; sixièmement enfin, pourquoi ils sont arrêtés ; et pour conclure, ce que vous avez à dire à leur charge.

CLAUDIO.

Déduction excellente, conforme à ses propres règles ! Ma foi, voilà une question bien posée.

DON PEDRO, AUX PRISONNIERS.

Qui avez-vous offensé, mes maîtres ? De quoi êtes-vous ainsi contraints de répondre ? Ce savant constable est trop fin pour que je le comprenne. Quel est votre délit ?

BORACHIO.

Doux prince, il n'est pas besoin que j'aille plus loin pour répondre : écoutez-moi, et que le comte me tue ! J'ai trompé vos yeux même ; ce que votre sagacité n'a pu découvrir, a été mis au jour par ces niais grossiers. Ils m'ont entendu, la nuit, raconter à cet homme

DON PEDRO, À CLAUDIO.

— Est-ce que ces paroles ne traversent pas vos veines comme de l'acier ?

CLAUDIO.

— J'ai bu du poison à chaque mot qu'il a dit.

DON PEDRO, À BORACHIO.

— Mais est-ce bien mon frère qui t'a poussé à ceci ?

BORACHIO.

— Oui, et il m'a payé richement pour l'exécution.

DON PEDRO.

— C'est la trahison incarnée : et il a fui après ce crime !

CLAUDIO.

— Douce Héro ! voici que ton image m'apparaît — sous les traits exquis de celle que j'ai commencé par aimer.

DOGBERRY.

Allons ! emmenez les plaintifs... En ce moment, le sacristain doit avoir réformé le signor Léonato de cette affaire.

Ah çà ! messieurs, n'oubliez pas de spécifier en temps et lieu que je suis un âne.

VERGÈS.

Voici, voici monsieur le signor Léonato qui vient avec le sacristain.

LÉONATO ET ANTONIO ENTRENT SUIVIS DU SACRISTAIN.

LÉONATO.

— Quel est le misérable !... faites-moi voir ses yeux. — afin que, s'il m'arrive d'apercevoir un homme comme lui, — je puisse l'éviter : lequel est-ce des deux ?

BORACHIO.

— Si vous voulez connaître votre malfaiteur, regardez-moi...

LÉONATO.

— Es-tu le scélérat dont le souffle a tué — mon enfant innocente.

BORACHIO.

Oui, c'est moi seul.

LÉONATO.

— Non, maraud, non pas ; tu te calomnies toi-même : — voici devant moi deux nobles hommes — (le troisième est en fuite) qui ont une main dans ceci ! — Je vous remercie, princes, de la mort de ma fille ; — inscri-

vez-la parmi vos hauts faits glorieux ; — c'est une action héroïque, songez-y.

CLAUDIO.

— Je ne sais comment implorer votre patience ; — cependant il faut que je parle. Choisissez vous-même votre vengeance ; — infligez-moi la peine que votre imagination — peut imposer à ma faute ; et pourtant si j'ai failli, — ce n'est que par méprise.

DON PEDRO.

Sur mon âme ! et moi aussi. — Néanmoins, pour satisfaire ce bon vieillard, — je veux me soumettre à ce qu'il m'imposera — de plus écrasant.

LÉONATO.

— Je ne puis pas vous dire : Dites à ma fille de vivre ; — cela serait impossible ; mais, je vous en prie tous deux, — apprenez au peuple de Messine — qu'elle est morte innocente ; et si votre amour pour elle — peut vous donner quelque triste inspiration, — couvrez son tombeau d'une épitaphe, — et chantez-la à ses ossements ; chantez-la cette nuit même.

— Demain matin, venez chez moi, — et puisque vous n'avez pu être mon gendre — soyez du moins mon neveu : mon frère a une fille — qui est presque le portrait de l'enfant que j'ai perdue, — et qui est notre unique héritière à tous deux ; — donnez-lui le titre que vous auriez donné à sa cousine, — et ma vengeance est morte.

CLAUDIO.

Oh ! noble seigneur ! — votre extrême bonté m'arrache des larmes ! — J'embrasse votre offre ; disposez — à l'avenir du pauvre Claudio.

LÉONATO.

— Demain donc je vous attends ; — pour ce soir, je vous laisse.

Ce méchant homme — sera confronté avec Marguerite, — qui, je le crois, a trempé dans ce crime, — payée par votre frère.

BORACHIO.

— Non, sur mon âme, il n'en est rien ; — elle ne savait pas ce qu'elle faisait, lorsqu'elle me parlait ; — elle a toujours été probe et vertueuse, — dans tout ce que je connais d'elle. —

DOGBERRY, À LÉONATO.

En outre, seigneur, quoique la chose ne soit pas mise en blanc et en noir, sachez que le plaignant, le délinquant que voici, m'a appelé âne ; souvenez-vous-en, je vous en supplie, dans votre sentence. De plus les gens du guet lui ont entendu parler d'un certain Grotesque. Cet homme porte, dit-on, à chaque oreille un trou de serrure auquel pend un cadenas ; il emprunte au nom de Dieu de l'argent qu'il a l'habitude de ne pas rendre ; de sorte qu'à présent les gens s'endurcissent et ne veulent plus prêter pour l'amour de Dieu. Je vous en prie, interrogez-le sur ce point.

LÉONATO.

Je te remercie de ta peine et de tes bons services.

DOGBERRY.

Votre seigneurie parle comme un très-reconnaissant et très-révérend jouvenceau ; et je loue Dieu de vous.

LÉONATO, LUI DONNANT SA BOURSE.

Voici pour ta peine.

DOGBERRY.

Que Dieu bénisse la fondation !

LÉONATO.

Va, je te donne décharge de ton prisonnier, et je te remercie.

DOGBERRY.

Je laisse un coquin fieffé avec votre seigneurie ; je demande à votre seigneurie une correction qui serve d'exemple aux autres. Dieu garde votre seigneurie ! Je souhaite à votre seigneurie le bonheur : que Dieu vous restaure à la santé ; je vous donne humblement congé. S'il est permis de souhaiter encore notre joyeuse réunion, que Dieu la prohibe !

Venez, voisin.

Dogberry, Vergès et le Guet sortent.

LÉONATO.

— Jusqu'à demain matin, seigneurs, adieu !

ANTONIO.

— Adieu, messeigneurs, nous vous attendons demain.

DON PEDRO.

— Nous n'y manquerons pas.

CLAUDIO.

Cette nuit, j'irai pleurer auprès d'Héro.

Don Pedro et Claudio sortent.

LÉONATO, À SES GARDES.

— Emmenez ces hommes. Nous allons demander à Marguerite — comment elle a fait connaissance avec ce mauvais sujet.

Ils sortent.

SCÈNE XIV.

[DANS LES JARDINS.]

BÉNÉDICT ET MARGUERITE ENTRENT EN SE RENCONTRANT.

BÉNÉDICT.

Je t'en prie, chère Marguerite, rends-moi un service : procure-moi un entretien avec Béatrice.

MARGUERITE.

Alors, me promettez-vous d'écrire un sonnet à la louange de ma beauté ?

BÉNÉDICT.

Oui, et en style si sublime, Marguerite, que pas un homme n'en approchera, car, en bonne vérité, tu le mérites.

MARGUERITE.

Je mérite qu'aucun homme ne m'approche ? Ferai-je donc toujours antichambre !

BÉNÉDICT.

Ton esprit est aussi vif que la gueule du lévrier : il mord !

MARGUERITE.

Et le vôtre, aussi obtus qu'un fleuret d'escrime : il frappe, sans blesser.

BÉNÉDICT.

C'est un esprit vraiment viril, Marguerite, qui ne voudrait pas blesser une femme. Je t'en prie, veuille appeler Béatrice : je te rends mon bouclier.

MARGUERITE.

Donnez-nous les épées, messieurs : les boucliers sont
de notre côté.

BÉNÉDICT.

Si vous voulez manier l'épée, commencez par mettre la pointe dans
un étau : c'est une arme dangereuse pour les filles.

MARGUERITE.

Allons ! je vais vous appeler Béatrice qui, je pense, a des jambes.

BÉNÉDICT.

Et qui par conséquent viendra.

Marguerite sort.

BÉNÉDICT, SEUL, CHANTANT.

Le dieu d'amour.
Qui siège là-haut
Et me connaît, et me connaît,
Sait combien je suis pitoyable...

Comme poète, s'entend, car comme amant ! Léandre le bon nageur,
Troilus, le premier qui fit usage d'entremetteurs, et toute la litanie de
ces ci-devant héros de boudoir dont les noms roulent encore harmonieu-
sement sur la route unie de vers blanc, n'ont jamais été bouleversés par
l'amour aussi profondément que mon pauvre individu. Eh bien, je ne
puis pas exprimer cela en vers ; j'ai essayé ; je ne puis trouver à lady
d'autre rime que baby, rime par trop innocente ; à raillerie, tromperie,
rime par trop dure ; à école, folle, rime par trop impertinente ! toutes
terminaisons sinistre : non, je ne suis pas né sous une planète rimeuse,
et je ne sais pas faire ma cour en terme de gala.

ENTRE BÉATRICE.

Suave Béatrice, tu daignes donc venir quand je t'appelle !

BÉATRICE.

Oui, signor, et partir quand vous me le dites !

BÉNÉDICT.

Oh ! reste jusqu'à ce moment-là !

BÉATRICE.

Vous avez dit ce moment-là : adieu donc !... Mais avant de partir, que j'emporte au moins ce que je suis venue chercher, le récit de ce qui a eu lieu entre vous et Claudio.

BÉNÉDICT.

Rien qu'un échange de mots aigres, après lequel je te dois un baiser.

Il essaie de l'embrasser.

BÉATRICE, LE REPOUSSANT.

Un mot aigre n'est qu'un souffle aigre, un souffle aigre n'est qu'une haleine aigre, et une haleine aigre est nauséabonde : donc je veux partir sans votre baiser.

BÉNÉDICT.

Tu as détourné le mot de son vrai sens, tant ton esprit a fait effort ; mais, s'il faut te le dire nettement, Claudio a reçu mon cartel : ou j'entendrai bientôt parler de lui, ou je le proclame un lâche. Et maintenant, dis-moi, je te prie, pour lequel de mes défauts es-tu tombée en amour de moi ?

BÉATRICE.

Pour tous à la fois : car ils maintiennent chez vous l'empire du mal si strictement qu'ils ne permettent à aucune qualité de se fourrer parmi

eux. Mais quelle est celle de mes qualités qui vous a la première infligé de l'amour pour moi ?

BÉNÉDICT.

Infligé de l'amour ! l'expression est parfaite ! Il m'a bien été infligé, en effet ; car c'est malgré moi que je t'aime.

BÉATRICE.

C'est, je pense, en dépit de votre cœur. Hélas ! ce pauvre cœur ! si vous le dépitez autant pour l'amour de moi, je le dépiterai pour l'amour de vous : car je ne veux pas aimer ce que mon ami déteste.

BÉNÉDICT.

Toi et moi, nous avons trop d'esprit pour coqueter paisiblement.

BÉATRICE.

Il n'en paraît rien dans cet aveu-là : il n'y a pas un homme d'esprit sur vingt qui se vante lui-même.

BÉNÉDICT.

Vieux système, Béatrice, vieux système qui existait au temps des bonnes fées ! Dans ce siècle, si un homme n'érige pas son propre tombeau avant de mourir, il risque de n'avoir pas un monument plus durable que le tintement de la cloche et les pleurs de sa veuve.

BÉATRICE.

Et combien durent-ils, croyez-vous ?

BÉNÉDICT.

Quelle question ! une heure de hauts cris et un quart d'heure de larmoiement ! Je conseille donc fort au sage, si don Vermisseau, le scrupule, n'y fait pas obstacle, d'être, comme moi, le trompette de ses

propres vertus. En voilà assez sur mon panégyrique par moi-même qui, je me rends ce témoignage, est parfaitement mérité... Dites-moi maintenant comment se trouve votre cousine.

BÉATRICE.

Fort mal.

BÉNÉDICT.

Et vous ?

BÉATRICE.

Fort mal aussi.

BÉNÉDICT.

Servez Dieu, aimez-moi, et vous irez mieux : sur ce je vous laisse, car voici quelqu'un qui vous arrive en toute hâte.

ENTRE URSULE.

URSULE.

Madame, il faut venir auprès de votre oncle. Toute la maison est sens dessus dessous. Il est prouvé que madame Héro a été fausement accusée, que le prince et Claudio ont été grossièrement abusés, et que don Juan, qui est en fuite, est l'auteur de tout : voulez-vous venir immédiatement ?

BÉATRICE, À BÉNÉDICT.

Voulez-vous, signor, vous assurer de la nouvelle ?

BÉNÉDICT.

Je veux vivre dans ton cœur, mourir dans ton giron, et être enseveli dans tes yeux ; et, en outre, je veux aller avec toi près de ton oncle.

Ils sortent.

SCÈNE XV.

[L'INTÉRIEUR D'UNE ÉGLISE.]

IL FAIT NUIT. ENTRENT DON PEDRO, CLAUDIO, VÊTUS DE DEUIL, SUIVIS DE MUSICIENS
ET DE PORTE CIERGES.

CLAUDIO, À L'UN DES ASSISTANTS.

Est-ce là le monument de la famille de Léonato ?

L'ASSISTANT.

Oui, monseigneur.

CLAUDIO, S'APPROCHANT DU TOMBEAU ET LISANT UN PARCHEMIN.

Frappée à mort par des langues calomnieuses
Fut Héro qui gît ici.
En récompense de ses douleurs, la mort
Lui donne un renom immortel.
Ainsi la vie, qui mourut de honte,
Vit de gloire dans la mort.

— Épitaphe, pends-toi à ce tombeau, — pour la louer quand je serai
muet !

Il fixe le parchemin au monument.

— Maintenant, musiciens, sonnez et chantez votre hymne solennel.

CHANT.

Pardonne, déesse de la nuit,
À ceux qui tuèrent ta vierge-chevalière :
En expiation, avec des chants douloureux,
Ils viennent autour de sa tombe.

Minuit, fais écho à nos lamentations !
Aide-nous à soupirer et à gémir,
Tristement, tristement.
Baille, tombeau, et laisse aller la morte,
Jusqu'à ce que l'arrêt de mort soit prononcé.
Divinement, divinement.

Le jour se lève.

CLAUDIO.

— Maintenant, bonne nuit à tes os ! — je veux chaque année observer ce rite funèbre.

DON PEDRO, AUX ASSISTANTS.

— Adieu mes maîtres, éteignez vos torches ; — les loups ont fini leur curée ; et voyez, grâce au jour doux qui court en avant du char de Phébus, tout autour de vous, — l'Orient assoupi est déjà pommelé de taches grises, — merci à vous tous, et laissez-nous ! Au revoir !

CLAUDIO.

— Adieu mes maîtres ; que chacun rentre chez soi !

DON PEDRO.

— Allons, partons d'ici, et mettons d'autres vêtements, — pour nous rendre ensuite chez Léonato.

CLAUDIO.

— Et puisse le nouvel hymen voler à une issue plus heureuse — que celui qui vient de nous coûter tant de douleurs.

Tous sortent.

SCÈNE XVI.

[UNE SALLE DANS LE PALAIS DE LÉONATO.]

ENTRENT LÉONATO, ANTONIO, BÉNÉDICT, BÉATRICE, URSULE, LE MOINE, PUIS HÉRO.

LE MOINE.

— Ne vous ai-je pas dit qu'elle était innocente ?

LÉONATO.

— Le prince et Claudio sont innocents aussi. S'ils l'ont accusée, — c'est à cause de la méprise qui a été éclaircie devant vous. — Marguerite a eu ses torts dans tout ceci, — bien que sa faute soit involontaire, comme on l'a vu — dans le cours régulier de l'instruction.

ANTONIO.

— N'importe ! je suis charmé que tout ait si bien tourné.

BÉNÉDICT.

— Et moi aussi, moi qui autrement aurais été obligé d'honneur — à demander des comptes au jeune Claudio.

LÉONATO.

— Allons, ma fille, et vous toutes, mesdames, — retirez-vous dans une chambre à part, — et, quand je vous ferai appeler, vous viendrez ici masquées. — Voici l'heure où le prince et Claudio ont promis — de me faire visite... Frère, vous connaissez votre office : — vous devez servir de père à la fille de votre frère — et la donner au jeune Claudio.

ANTONIO.

— Et je le ferai de l'air le plus grave.

Les dames sortent.

BÉNÉDICT, AU MOINE.

— Mon frère, j'aurai, je crois à invoquer votre ministère.

LE MOINE.

Pour quoi, seigneur ?

BÉNÉDICT.

— Pour consacrer mon bonheur ou ma perte, l'un ou l'autre... — Signor Léonato ! la vérité est, bon signor, — que votre nièce me regarde avec des yeux favorables.

LÉONATO.

— Les yeux que ma fille lui a prêtés, c'est très-vrai.

BÉNÉDICT.

— Et en retour, j'ai pour elle les yeux de l'amour.

LÉONATO.

— Vous tenez ces regards-là de moi, — de Claudio et du prince. Eh bien, quel est votre désir ?

BÉNÉDICT.

— Votre réponse, monsieur, est énigmatique. — Quant à mon désir, puisse-t-il être d'accord — avec votre désir ! mon désir est d'être aujourd'hui même conjoint — à l'état d'honorable mari...

— Voilà pourquoi, bon frère, je réclame votre assistance.

LÉONATO.

— Mon cœur est à votre souhait.

LE MOINE.

Ainsi que mon assistance. — Voici le prince et Claudio.

ENTRENT DON PEDRO ET CLAUDIO, AVEC LEUR SUITE.

DON PEDRO.

— Bonjour à cette belle assemblée !

LÉONATO.

— Bonjour, prince ; bonjour, Claudio ; — nous sommes à vos ordres.

Êtes-vous toujours déterminé — à vous marier aujourd'hui avec la fille de mon frère ?

CLAUDIO.

— Je persiste dans mes intentions, fût-elle une Éthiopienne.

LÉONATO.

— Allez la chercher, frère : le moine est prêt.

Antonio sort.

DON PEDRO.

— Bonjour, Bénédict ! eh bien, que se passe-t-il, — que vous avez cette figure de février, — pleine de frimas, de tempêtes et de nuages ?

CLAUDIO.

— Je pense qu'il pense au taureau sauvage... — Bah ! ne crains rien, mon cher, nous dorons tes cornes, — et tu feras la joie de la moderne Europe, — comme l'ardent Jupiter fit celle de l'antique Europe, — quand pour l'amour d'elle, il joua à la noble bête !

BÉNÉDICT.

— Le taureau Jupiter avait un aimable mugissement. — Quelque taureau comme lui a dû saillir la vache de votre père — et lui faire, par un de

ces nobles traits, un veau — qui vous ressemble fort, car vous avez juste son beuglement.

ANTONIO RENTRE CONDUISANT HÉRO, BÉATRICE ET URSULE, MASQUÉES.

CLAUDIO, À BÉNÉDICT.

— Je vous dois quelque chose pour ceci : mais voici d'autres comptes à régler. — Quelle est celle de ces dames dont je dois m'emparer ?

ANTONIO, LUI PRÉSENTANT HÉRO.

— La voici, et je vous la donne.

CLAUDIO.

— En ce cas, elle est à moi... Charmante, que je voie votre visage !

LÉONATO.

— Non ! pas avant que vous ayez accepté sa main — en présence de ce moine, et juré de l'épouser.

CLAUDIO, À HÉRO.

— Donnez-moi votre main devant ce saint prêtre : — je suis votre mari, si vous m'agréez.

HÉRO, SE DÉMASQUANT.

— Quand je vivais, j'étais votre première femme ; — et quand vous m'aimiez, vous étiez mon premier mari.

CLAUDIO.

— Une seconde Héro !

HÉRO.

Rien n'est plus certain ; — une Héro est morte déshonorée ; mais moi, je vis, — et, aussi vrai que je vis, je suis vierge.

DON PEDRO.

— Ah ! c'est bien la première Héro ! la même qui est morte !

LÉONATO.

— Elle n'est restée morte, monseigneur, que tant que son déshonneur a vécu.

LE MOINE.

— Je calmerai votre surprise, — quand, la sainte cérémonie terminée, — je vous raconterai en détail la mort de la belle Héro. — Jusque-là, regardez le miracle comme chose familière, — et rendons-nous immédiatement à la chapelle.

BÉNÉDICT.

— Bien dit, frère !... Laquelle est Béatrice ?

BÉATRICE, SE DÉMASQUANT.

— Je réponds à ce nom : que me voulez-vous ?

BÉNÉDICT.

— Est-ce que vous ne m'aimez pas ?

BÉATRICE.

— Non, pas plus que de raison.

BÉNÉDICT.

— Alors, votre oncle, le prince et Claudio — ont été grandement déçus : car ils ont juré que vous m'aimiez.

BÉATRICE.

— Est-ce que vous ne m'aimez pas ?

BÉNÉDICT.

Ma foi, non, pas plus que de raison.

BÉATRICE.

— Alors, ma cousine, Marguerite et Ursule, — sont grandement déçues : car elles ont juré que vous m'aimiez.

BÉNÉDICT.

— Ils ont juré que vous étiez presque malade d'amour pour moi.

BÉATRICE.

— Elles ont juré que vous étiez à peu près mort d'amour pour moi.

BÉNÉDICT.

— Il n'en est rien... Ainsi, vous ne m'aimez pas ?

BÉATRICE.

— Pas autrement, en vérité, que d'une amicale sympathie.

LÉONATO.

— Allons, cousine, je suis sûr que vous aimez ce gentilhomme.

CLAUDIO.

— Et moi, je suis prêt à jurer, qu'il est amoureux d'elle : — car voici un papier écrit de sa main, — un sonnet sorti tout boiteux de sa pure cervelle, — et adressé à Béatrice.

HÉRO.

Et en voici un autre, — tombé de la poche de ma cousine, écrit de sa main, — et exprimant son affection pour Bénédict.

BÉNÉDICT.

Miracle ! voici nos mains unies contre nos cœurs !... Allons ! je veux bien de toi ; mais, vrai ! je te prends par pitié.

BÉATRICE.

Je ne veux pas vous refuser : mais, par la lumière du jour ! je cède à la persuasion et, en partie, au désir de vous sauver la vie, car on m'a dit que vous mourriez de consommation.

BÉNÉDICT.

Silence ! je vous ferme la bouche.

Il lui donne un baiser.

DON PEDRO.

Comment vas-tu, Bénédict ? l'homme marié !

BÉNÉDICT.

Veux-tu que je te dise, prince ? un collège de faiseurs d'esprit ne me bernerait pas hors de mon goût. Crois-tu que je me soucie d'une satire ou d'une épigramme ? non ! Si un homme se laisse secouer par toutes les cervelles, il n'arrive jamais à rien de bon. Bref, puisque je suis résolu à me marier, je veux regarder comme non avenu tout ce qu'on peut dire à l'encontre. Ainsi, ne vous moquez pas de mes contradictions ; car l'homme est un être inconstant, et voilà ma conclusion... Quant à toi, Claudio, je pensais t'étriller ; mais puisque tu vas devenir mon parent, esquive les coups et aime ma cousine.

CLAUDIO.

J'avais espéré que tu refuserais Béatrice ; alors, sans scrupule, j'aurais terminé sous le bâton ta vie de célibataire, pour t'apprendre à jouer double jeu ; ce que, sans doute tu continueras de faire, si ma cousine ne te surveille pas de très-près.

BÉNÉDICT.

Allons ! allons ! nous sommes amis ; dansons avant de nous marier, pour alléger nos cœurs et les talons de nos femmes.

LÉONATO.

Nous aurons la danse ensuite,

BÉNÉDICT.

Non, ma foi, d'abord ! Ainsi, faites jouer la musique !

Prince, tu es triste ; prends femme, prends femme ; il n'est pas de canne plus respectable que la canne à pointe de corne.

ENTRE UN MESSENGER.

UN MESSENGER.

— Monseigneur, votre frère don Juan a été arrêté dans sa fuite, — et ramené à Messine par des hommes armés. —

BÉNÉDICT, À DON PEDRO.

Ne pensons pas à lui avant demain : je te trouverai pour lui un bon châtiment... En avant les flûtes !

On danse. Tous sortent.

FIN DE BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN.

NOTES SUR BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN

↑(17) La comédie de Beaucoup de bruit pour rien fut enregistrée au Stationers' Hall le 23 août 1600, et imprimée in-quarto dans le courant de la même année. Elle dut être représentée vers la même époque, car elle n'est pas mentionnée dans la liste des pièces de Shakespeare que publia Meres en 1598. Elle fut réimprimée dans l'édition générale de 1623, presque sans variation. Beaucoup de bruit pour rien a été remanié deux fois pour la scène anglaise, la première, en 1673, par Davenant, sous ce titre : La Loi contre les amants ; la seconde, en 1737, par un certain James Miller, sous ce titre : La Passion universelle.

↑(18) Les cinq esprits dont parle ici Béatrice ne sont autres que les cinq perceptions correspondant aux cinq sens, — perceptions regardées par les philosophes du moyen âge comme les cinq facultés essentielles de l'âme. Dans les Contes de Cantorbéry, le vieux poète Chaucer confond ces perceptions avec les sensations elles-mêmes, lorsque, dans le récit du curé, il parle des appétits des cinq esprits qui sont le vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher. Shakespeare, spiritualiste, rétablit la distinction entre l'âme et le corps, en disant lui-même dans un de ses sonnets :

But my five wits, nor my five senses can
Dissuade one foolish heart from serving thee.
Mais ni mes cinq esprits, ni mes cinq sens ne peuvent
Dissuader un cœur imbécile de te servir.

↑(19) Un commentateur, M. Blakeway a retrouvé dans une ancienne tradition le conte dont Benedict répète ici les refrains. Je traduis ici ce récit sinistre qui rappellera au lecteur français notre légende de Barbe-Bleue :

« Il y avait une fois une jeune dame (elle s'appelait lady Mary dans l'histoire) qui avait deux frères. Un été, tous trois allèrent à une maison de campagne qui leur appartenait et qu'ils n'avaient pas encore visitée. Parmi les gentlemen du voisinage qui vinrent pour la voir, était un M. Fox, un célibataire, qui était fort agréable aux deux frères et surtout à la sœur. Il avait coutume de dîner avec eux, et il invitait souvent lady Mary à venir le voir. Un jour que ses frères étaient absents, elle résolut d'y al-

ler, et partit sans être accompagnée. Quand elle arriva à la maison, elle frappa à la porte ; personne ne répondit. À la fin, elle ouvrit elle-même et entra. Au-dessus du portail de l'avant-salle était écrit : De l'audace ! de l'audace ! mais pas trop d'audace ! Elle avança : au-dessus de l'escalier, même inscription. Elle monta. Au-dessus de l'entrée de la galerie, même inscription. Elle continua de marcher : au-dessus de la porte d'une chambre, elle lut : De l'audace ! de l'audace ! mais pas trop d'audace ! de peur que le sang de votre cœur ne se glace ! Elle ouvrit : la chambre était pleine de squelettes et de tonneaux remplis de sang. Elle revint vite sur ses pas. En descendant l'escalier, elle aperçut, par une fenêtre, M. Fox, qui se précipitait dans la maison, brandissant d'une main un sabre nu, et de l'autre traînant une jeune femme par les cheveux. Lady Mary eut juste le temps de se glisser et de se cacher sous l'escalier avant que M. Fox et sa victime arrivassent pour le gravir. Comme il traînait la jeune femme, celle-ci s'accrocha à la balustrade avec sa main qu'entourait un riche bracelet. M. Fox la lui trancha d'un coup de sabre : la main et le bracelet tombèrent dans la robe de lady Mary, qui alors parvint à s'échapper sans être observée, et revint chez elle saine et sauve.

Quelques jours plus tard, M. Fox vint dîner avec eux comme de coutume. Après le repas, les convives s'amusèrent à raconter des aventures extraordinaires, et lady Mary finit par dire qu'elle raconterait un rêve remarquable qu'elle avait fait récemment. J'ai rêvé, dit-elle, que, comme vous, monsieur Fox, m'aviez souvent invitée à aller vous voir, je m'étais rendue chez vous un matin. Arrivée à la maison, je frappai ; personne ne répondit. Quand j'ouvris la porte, je vis écrit au-dessus l'avant-salle : De l'audace ! de l'audace ! mais pas trop d'audace ! Mais, se hâta-t-elle d'ajouter, en se tournant vers M. Fox et en souriant : Ce n'est pas vrai, ce n'était pas vrai. Et elle poursuivit le reste de son histoire, en terminant chaque phrase par : Ce n'est pas vrai, ce n'était pas vrai. Enfin, quand elle en fut venue à la chambre pleine de cadavres, M. Fox l'interrompit en s'écriant : Ce n'est pas vrai, ce n'était pas vrai, à Dieu ne plaise que ce soit vrai ! Et il continua de répéter cela après chaque phrase du récit, jusqu'au moment où elle parla de la main de la jeune dame. coupée sur la

balustrade. Alors, après qu'il eut dit comme d'habitude : Ce n'est pas vrai, ce n'était pas vrai, à Dieu ne plaise, que ce soit vrai ! la jeune femme se hâta de répliquer : Mais c'est vrai, c'était vrai, et voici la main que je vais vous montrer. En même temps, elle tira de dessous son tablier la main et le bracelet : sur quoi tous les convives tirèrent leurs épées et immédiatement coupèrent en morceaux M. Fox. »

↑(20) Allusion à un jeu barbare de l'époque, qui consistait à tirer à l'arbalète sur un chat enfermé, soit dans une cruche, soit dans un panier. Steevens cite cet extrait d'un ancien ouvrage : « Quand le prince Arthur ou le duc de Shoreditch faisaient battre le tambour, les flèches volaient plus vite qu'au jeu du chat dans un panier. »

↑(21) Cet Adam l'archer n'est autre qu'Adam Bell, bandit célèbre que les ballades du moyen âge ont chanté, et qui vivait dans la forêt d'Englewood, aux environs de Carlisle, avec ses deux camarades, les terribles hommes du Nord, Clym de Clough et William de Cloudesley.

↑(22) Le fonctionnaire si paisible que Shakespeare nous montre ici chargé de veiller à la tranquillité de Messine, n'est autre que l'antique watchman de Londres, que les gravures du temps nous présentent enveloppé dans un grand manteau descendant jusqu'aux talons, et muni d'une hallebarde, d'une lanterne et d'une cloche. Ce personnage se retrouve aujourd'hui dans toutes les communes d'Angleterre, avec quelques modifications de costume, et il est permis de croire, d'après nombre d'exemples, qu'il n'a pas oublié les leçons de saine prudence si comiquement données ici par Dogberry. — Il paraît, du reste, que ces leçons sont parfaitement d'accord avec les anciens règlements de la police anglaise. Un homme compétent dans la matière, lord Campbell, vient de publier un livre curieux où il démontre que Shakespeare, qui savait tant de choses, connaissait à fond la jurisprudence de son temps, il cite même, comme preuve à l'appui de cette démonstration, les paroles même de Dogberry : « Si les différentes recommandations de Dogberry sont strictement examinées, on reconnaîtra que leur auteur avait une connaissance fort respectable des lois de la Couronne. Le problème était

de mettre les constables à l'abri de tout trouble, de tout danger, de toute responsabilité, sans aucun égard pour la sûreté publique. Il est certain que lord Coke lui-même n'aurait pas mieux défini les pouvoirs d'un officier de paix. » Shakespeare's legal acquirements ; by John lord Camphell, 1859.

↑(23) La chanson de Léger amour était une ballade fort populaire à la fin du seizième siècle. Shakespeare en reparle dans la scène ii des Deux Gentilshommes de Vérone. Elle commence par ces deux vers qui en indiquent le sujet :

Leave lightie love Ladies for feare of yll name
And true love embrace ye to purchase your fame.
Renoncez au léger amour, mesdames, par crainte d'un mauvais nom
Et embrassez l'amour pour acquérir un bon renom !

↑(24) Le carduus benedictus, dont le nom se prête ici si bien au jeu de mots, est une plante dont les propriétés passaient pour merveilleuses. S'il faut en croire les docteurs du xvi^e siècle, ce chardon ne guérirait pas seulement les maux de cœur ; ce serait la panacée universelle. Écoutez plutôt : « Le carduus benedictus mérite bien par ses vertus d'être appelé le chardon béni. De quelque manière qu'on l'emploie, il fortifie toutes les parties du corps ! il aiguise l'esprit et la mémoire ! il vivifie tous les sens ! il procure l'appétit ! il a une vertu spéciale contre le poison, et il préserve de la peste ! il est excellent pour toute espèce de fièvre, quand il est employé ainsi : « Prenez-en un grain pulvérisé, mettez-le dans une bonne chopine d'ale ou de vin ; faites chauffer et buvez un quart d'heure avant que l'attaque doive venir, puis couchez-vous, couvrez-vous bien, et provoquez la transpiration que la force de l'herbe amènera vite, et continuez jusqu'à ce que le moment de l'accès soit passé. Par ce moyen, vous pouvez vous rétablir bien vite, fût-ce d'une fièvre pestilentielle. Pour ces notables effets, cette plante peut bien s'appeler benedictus ou omnimorbia, c'est-à-dire baume à tout mal ; elle n'était pas connue des médecins de l'antiquité, mais elle vient d'être révélée par la providence spéciale du

Tout-Puissant. » Extrait du Havre de la santé, par Thomas Began, maître ès-arts et bachelier de médecine. Londres, 1556.

↑(25) S'il est furieux il sait comment retourner sa ceinture. Expression proverbiale. — Un contemporain de Shakespeare écrivait au ministre Cecil, dans une lettre qu'on a conservée, ces paroles qui semblent répétées littéralement par Claudio : « J'ai déclaré que je n'avais pas eu l'intention de le rendre furieux. Il a répondu : Si j'étais furieux, je saurais bien retourner derrière moi la boucle de mon ceinturon. » Il paraît que dans la vieille Angleterre les lutteurs de profession portaient une ceinture dont ils repoussaient la boucle derrière eux au moment de se battre. Cette habitude de retourner la ceinture serait devenue ainsi l'équivalent d'une provocation.

Sources et licence

Texte :
https://fr.wikisource.org/wiki/Beaucoup_de_bruit_pour_rien_%28trad._Hugo%29.
Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.